

LE MONDE EN PROJETS

*UNE LECTURE DE LA
THÉORIE DES SYMBOLES
DE NELSON GOODMAN*

Alexis Anne-Braun

Contenu de ce document :

Chapitre 6. Une métaphysique inductive

ISBN : 979-10-231-3661-6





PHILOSOPHIES

Qu'est-ce qu'une image réaliste ?

Qu'est-ce qu'une prédiction valide ?

Pourquoi existe-t-il de bons et de mauvais échantillons d'un motif de tissu ?

Ces questions sont fondamentalement traversées par une même inquiétude, une même exigence d'objectivité : lorsque nous opérons avec des symboles, si nous voulons être compris et faire que nos symboles soient utilisables, nous ne pouvons pas faire n'importe quoi. Il y a même bien des façons correctes ou incorrectes de représenter le monde. Pourtant qu'en est-il de cette normativité, du moment où l'on affirme que le monde qui se trouve devant nous est aussi le résultat de nos constructions et représentations ? Puisque le concept d'un monde déjà fait, auquel il ne resterait plus qu'à mesurer notre langage, est inutilisable, comment faire droit aux contraintes que le réel fait peser sur nos opérations symboliques ?

À travers cet essai, qui se veut une introduction à l'un des auteurs les plus originaux et fascinants de la philosophie américaine, Alexis Anne-Braun veut relever le défi posé. Il démontre comment la théorie des symboles de Nelson Goodman est capable de répondre à une telle demande réaliste, quand bien même elle aurait fait le deuil de la notion de Monde.

Il y va donc aussi de la manière dont nous comprenons le Monde, car la philosophie de Goodman, plus qu'aucune autre, nous invite à nous interroger sur les mondes qui existent, ou plus exactement que nous faisons exister par nos opérations symboliques.

Agrégé de philosophie, ancien élève de l'École normale supérieure de Lyon, Alexis Anne-Braun a soutenu en 2016 sa thèse, dirigée par Jocelyn Benoist : « How does it work ? Une lecture de la théorie des symboles de Nelson Goodman ». Écrivain, son premier récit, *L'Approximation des choses*, a paru en 2018 chez Fayard.

Presses de l'université Paris-Sorbonne
<http://pups.paris-sorbonne.fr>

LE MONDE EN PROJETS



PHILOSOPHIES

Collection « Philosophies »

Fondée et dirigée par Marwan Rashed

La Jeune Fille et la Sphère. Études sur Empédocle
Marwan Rashed

LE MONDE EN PROJETS

*UNE LECTURE DE LA
THÉORIE DES SYMBOLES
DE NELSON GOODMAN*

Alexis Anne-Braun



Ouvrage publié avec le concours de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

Sorbonne Université Presses est un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2018

© Sorbonne Université Presses, 2023

ISBN de l'édition papier : 979-10-2310-584-1

Maquette et réalisation : Emmanuel Marc DUBOIS (Issigeac)
d'après le graphisme de Patrick VAN DIEREN

SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

ABRÉVIATIONS

Pour les ouvrages de Nelson Goodman, les références sont données sous forme abrégée, suivi du folio. Ces abréviations renvoient aux éditions suivantes :

- SQ *A Study of Qualities* [these de doctorat sous la dir. de Clarence Irving Lewis, Harvard University, 1941], New York, Garland, « Harvard Dissertations in Philosophy Series », 1990.
- SA *La Structure de l'apparence* [*The Structure of Appearance*, 1951], Paris, trad. et éd. Jean-Baptiste Rauzy, Vrin, coll. « Analyse et philosophie », 2004.
- FFF *Faits, Fictions et prédictions* [*Fact, Fiction, & Forecast*, Cambridge (Mass.), Harvard UP, 1954], trad. Pierre Jacob, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Propositions », 1985.
- LA *Langages de l'art : une approche de la théorie des symboles* [*Languages of Art: An Approach to a Theory of Symbols*, 1968], trad. et éd. Jacques Morizot, Paris, Fayard, coll. « Pluriel », 2011.
- PP *Problem and Project*, Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1972.
- WoW *Manières de faire des mondes* [*Ways of Worldmaking*, 1978], trad. Marie-Dominique Popelard, Paris, Gallimard, coll. « Folio . Essais », 2006.
- MoM *Of Mind and Other Matters*, Cambridge (Mass.), Harvard UP, 1984.
- ATA *L'Art en théorie et en action* [trad. des deux premiers chapitres de *Of Mind and Other Matters*, 1984], trad. et éd. Jean-Pierre Cometti & Roger Pouivet, Paris, Gallimard, coll. « Folio . Essais », 2009.
- EC *Esthétique et connaissance. Pour changer de sujet* [trad. de cinq articles], trad. Roger Pouivet, Paris, Éditions de l'éclat, 1990.
- RP avec Catherine Z. Elgin, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences* [*Reconceptions in philosophy and other arts and sciences*, 1987], trad. Jean-Pierre Cometti & Roger Pouivet, Paris, PUF, coll. « L'interrogation philosophique », 1994.

SECONDE PARTIE

La projection du monde

UNE MÉTAPHYSIQUE INDUCTIVE

Que faire d'un monde qu'on ne dit pas dont nul n'a su nul ne sait rien dire, rien pas un détail, pas une occurrence particulière accrochée à une description, un monde d'une généralité si extrême que l'unique, le sans répétition, y est abrogé dès l'instant que personne ne peut comprendre dont personne dans sa bouche ne sait que faire contourner ce dire, l'expulser d'une syllabe le cracher avec dégoût un monde d'une imprécision abominable avec lequel je dois vivre à qui je dois, incessant, le regard ?

Jacques Roubaud,
La Pluralité des mondes de Lewis

Après avoir dressé la liste des échecs possibles de nos opérations référentielles, et présenté une théorie provisoire de la félicité, je voudrais en conclusion revenir sur ce que la philosophie de Goodman a de profondément original. Bien sûr, cette originalité est celle du motif de la projectibilité. J'ai proposé au quatrième chapitre de qualifier la théorie des symboles de Goodman, en particulier lorsqu'elle offre de résoudre des problèmes philosophiques classiques (problème de la déduction transcendantale), de métaphysique inductive. J'aimerais maintenant expliciter ce nom, en resituant aussi la théorie des symboles de Goodman au sein d'une histoire de la philosophie. Ainsi s'éclairera le sens de ce « Monde en projets », si solidaire du contenu qu'on pourra donner à une philosophie de la projection.

La notion d'implantation (*entrenchment*) est une invention conceptuelle qu'il faut bien sûr rapporter à la solution que Goodman formule pour sa nouvelle énigme de l'induction. Reste qu'elle n'est pas non plus sans rapport avec la solution que Hume proposait lui-même pour régler le problème posé par la causalité. Pouivet qualifie ainsi « d'esprit humien¹ » l'argument de Goodman dans *Faits, fictions et prédictions*. Jusqu'à quel point cependant la notion d'implantation peut-elle être comprise comme un raffinement de la théorie empiriste de l'habitude ? Il semblerait que, dans la présentation que Goodman donne du problème de Hume, se dessine une ligne de crête qui sépare d'un côté un empirisme première manière (auquel Quine, par exemple, reste attaché) et, de l'autre, une option davantage tournée vers la normativité qui se joue à même notre emploi des mots. Cette nouvelle adresse de l'empirisme nous offre ce qu'au quatrième chapitre j'ai appelé une métaphysique inductive.

La présentation que, dans *Faits, fictions et prédictions*, Goodman donne de la doctrine de Hume est assez fidèle à une réactualisation contemporaine de la position empiriste en philosophie des sciences. Hume proposerait ainsi de redéfinir les concepts de cause et de liaison nécessaire, « en quoi consiste notre idée de nécessité », sans faire intervenir les propriétés métaphysiques des choses². Plus exactement, Hume proposerait une « réponse non cosmique », réglant le problème de la causalité en faisant appel à la notion psychologique d'habitude :

Supposons que nous observons plusieurs cas où les mêmes objets sont toujours joints : nous concevons immédiatement une connexion entre eux, et commençons à tirer une inférence qui va de l'un à l'autre. Cette multiplicité de cas semblables constitue donc l'essence même du

-
- 1 Roger Pouivet, *L'Ontologie de l'œuvre d'art*, Paris, Vrin, 2010, coll. « Essais d'art et de philosophie », p. 117.
 - 2 David Hume, *Traité de la nature humaine*, trad. Philippe Baranger & Philippe Saltel, Paris, GF-Flammarion, 1999, livre I, partie III, section XIV, p. 239.

pouvoir ou de la connexion, et c'est la source d'où provient l'idée que nous en avons³.

Jusqu'ici Goodman reste assez fidèle à l'enquête humienne elle-même⁴. Il l'est sans doute un peu moins lorsqu'il rapporte cet argument à une discussion de philosophie des sciences sur la nature du raisonnement inductif, une présentation qui précède directement la formulation de la thèse goodmanienne de l'ajustement mutuel⁵.

Dépourvue de ses aspects extrinsèques, cette réponse s'applique très bien à la question : pourquoi telle prédiction plutôt que telle autre ? Selon Hume, la prédiction choisie sera celle qui est en accord avec une régularité passée, puisque cette dernière a créé une habitude. Par conséquent, parmi les énoncés pouvant s'appliquer à une situation future, on choisira celui qui est en accord avec l'habitude créée et donc avec les régularités passées⁶.

Goodman semble alors s'appuyer sur la théorie empiriste et psychologique de l'habitude, afin de régler le problème logique soulevé par la validité de nos inférences inductives. L'interprétation empiriste de l'idée de liaison nécessaire et la substitution d'une conception psychologique de la nécessité (l'habitude, une « impression de réflexion ») à un concept mondain de cause sont reconfigurées dans le cadre de la présentation de l'énigme de l'induction. Goodman montre ainsi que Hume fournit avec l'habitude un critère pour distinguer les bonnes et les mauvaises prédictions – ce qui, en toute rigueur,

3 FFF 77.

4 Encore qu'il y a peut-être déjà ici une ambiguïté de la position de Hume que ne remarque pas Goodman. Il faudrait distinguer par exemple entre l'habitude comme principe de la nature humaine, et les associations que l'homme produit par le pouvoir de ce principe. L'esprit est déterminé *par accoutumance* à relier entre eux certains objets, mais à proprement parler, une habitude ne se forme pas dans l'esprit.

5 Rupert J. Read & Kenneth A. Richman, *The New Hume Debate*, London/New-York, Routledge, 2007. Voir l'article de Rupert J. Read, « Goodman's Hume is not Hume », p. 171-175.

6 FFF 77.

n'est pas exactement le problème posé par Hume dans le *Traité de la nature humaine*.

Ce faisant, Goodman accentue la similarité des deux concepts d'habitude et d'implantation. À chaque fois, il s'agit de s'appuyer sur nos pratiques passées, pour régler le problème de la validité inductive. À chaque fois, la réponse fournie est non cosmique, puisqu'elle n'est déterminée par aucune propriété du monde, ou pouvoir causal de choses, mais au contraire par la seule histoire des hommes. Sans doute est-ce cette symétrie qui par la suite entraîne un certain flottement de vocabulaire, lorsque Goodman se réfère à sa propre théorie de l'implantation comme à une « affaire d'habitude ». Il y a sans doute aussi, chez Goodman, dans toutes les références au concept d'habitude, une manière de faire jouer Hume contre Kant, afin de mettre le conceptualisme kantien (dans lequel il continue de se reconnaître) au diapason d'une métaphysique de la projection.

286

Or, s'il y a deux problèmes distincts concernant l'induction, il faut bien aussi que les solutions proposées ne soient pas exactement superposables l'une sur l'autre. La théorie de la projection opère un déplacement décisif par rapport à l'empirisme classique : la nouvelle énigme de l'induction rend en effet impossible de s'en rapporter aux seules régularités observées dans le passé pour trancher la question de savoir pourquoi le prédicat « vert » et non le prédicat « vleur » est en réalité projetable. Comme je l'ai indiqué à plusieurs reprises, cette impossibilité est le résultat de la symétrie parfaite des deux hypothèses rivales. Puisque l'habitude, ainsi que l'entend Goodman, n'est autre que le travail que ces régularités justement produisent en notre esprit, elle ne saurait constituer une solution satisfaisante à la nouvelle énigme de l'induction⁷. C'est la raison pour laquelle Goodman remarque que la réponse de Hume est inadéquate⁸, pas entièrement satisfaisante⁹ :

7 Il faut remarquer cependant un biais dans la lecture que Goodman fait de Hume. C'est l'idée de nécessité qui dérive de l'expérience pour Hume, et non l'habitude elle-même, qui ne dérive de rien, et qui est un principe.

8 FFF 94.

9 FFF 77.

Selon Hume, les régularités observées donnent naissance à des habitudes et à une attente, et les prédictions qui s'accordent avec ces observations sont normales et valides. Hume négligerait cependant le fait que toutes les régularités n'engendrent pas des habitudes, et que, par conséquent, toutes les prédictions fondées sur des régularités ne sont pas valides¹⁰.

On pourrait croire qu'il faille présupposer à côté de l'habitude et, afin que l'idée de nécessité puisse naître dans notre esprit, quelque ordre supposé du monde (supposer par exemple que des irrégularités ne puissent s'y produire). Tel serait le problème particulier soulevé par la nouvelle énigme de l'induction, un nouveau problème en somme. Barry Stroud explique ainsi qu'en formulant la nouvelle énigme de l'induction, Goodman démontre que la théorie humienne doit être complétée par une théorie des espèces naturelles – une théorie que Barry Stroud comprend sans doute en un sens trop métaphysique pour que ce sens soit compatible avec la théorie de la projection en réalité proposée par Goodman¹¹.

Il me semble en fait que nous devons comprendre différemment l'insatisfaction de Goodman par rapport à la solution de Hume. Ce que le vlu montre, c'est que le concept de régularité lui-même est trop indéterminé pour produire dans notre esprit quelque chose comme une habitude. Goodman ne veut d'ailleurs pas rejeter la notion d'habitude, mais simplement complexifier l'explication de la production en nous de certaines attentes à propos du monde. Or cette complexification est le fait du langage; plus exactement, elle a trait à la façon dont la régularité se produit, pour nous, à même le langage et non seulement à même le monde. L'implantation de certains prédicats, le fait que nous projetions certains prédicats et non certains autres, organise notre perception du monde et produit les régularités et ressemblances que nous y remarquons. C'est là tout le sel d'une philosophie qui décrit un monde qui s'organise par projections; un monde en projets.

10 FFF 94.

11 Barry Stroud, *Hume*, London, Routledge, 1977, p. 94 *et sq.*

Certes l'habitude a pour Hume avant tout un sens psychologique. Elle est l'attente (*expectation*) que les événements du monde se répètent, c'est-à-dire se produisent de la même façon que nous les avons vu se produire dans le passé. L'expérience nous montre des cas conjoints, et l'habitude produit en nous l'attente, à laquelle elle s'identifie, que les choses se répètent : d'un côté l'expérience, de l'autre une sorte de principe anthropologique, un principe de la nature humaine. L'idée de causalité est ainsi produite à l'étage de l'esprit, par ce principe anthropologique qu'est l'habitude. C'est donc qu'à un autre étage, celui de la nature dont nous faisons l'expérience, des choses se répètent ou se ressemblent. D'ailleurs, ne s'agit-il pas des deux définitions données par Hume du concept cause : (1) une conjonction constante des objets dont nous faisons l'expérience ; (2) l'inférence que l'observation de cette conjonction constante produit dans l'esprit, sous l'effet de l'habitude ? Il semblerait qu'il y ait, par ce fait même, le maintien d'une forme de dualisme dans la théorie humienne de la causalité ; un dualisme qui faisait déjà dire à Deleuze que pour Hume, la subjectivité se constitue au niveau de l'empirie, qui est bien un niveau infrasubjectif et séparé. En bref, il faut que l'expérience soit d'abord distincte du sujet, pour que la constitution de la subjectivité dans l'empirie soit elle-même possible¹².

Goodman, peut-être plus proche de Kant sur ce point, montre que, si nous pouvons au départ observer des choses dans la nature et, à un autre niveau encore des régularités, ou des cas semblables, c'est en vertu de la normativité du langage lui-même, par lequel seulement, un monde nous est donné. Ce qui importe ainsi à Goodman n'est pas la constitution d'une subjectivité dans l'expérience, mais bien la construction du monde et de l'expérience. En ce sens le projet du *worldmaking* s'inscrit dans la tradition du conceptualisme kantien. Plus encore, avec la thèse du *worldmaking*, un tel dualisme, sur lequel s'appuie encore l'idée humienne de l'habitude, est en fait tout

12 Ce dualisme a été bien mis en évidence par Gilles Deleuze dans *Empirisme et subjectivité. Essai sur la nature humaine selon Hume*, Paris, PUF, 1993, coll. « Epiméthée », p. 122 et sq.

simplement rendu impossible. Les régularités que nous voyons dans la nature sont d'abord les régularités qui sont à l'œuvre dans notre emploi des mots pour désigner et étiqueter le monde. En bref, sans le secours d'une normativité qui se joue au niveau du langage, les régularités sont, dans la nature, « à peu près n'importe où³³ ». Ou bien nous avons des régularités qui ont une vraie forme normative, mais alors nous avons besoin du langage, ou bien nous pouvons nous passer de la normativité du langage, mais alors le monde lui-même reste largement indéterminé : tout y est aussi bien régulier qu'irrégulier, toutes choses se ressemblent de quelque façon.

La théorie de la projection, assortie de la notion d'implantation, permet tout à la fois de dépsychologiser la notion d'habitude, puisque l'implantation concerne notre emploi des mots dans des communautés linguistiques – à cet égard, la notion de pratique est peut être mieux indiquée que celle d'habitude –, et de rendre impossible le retour en douce d'une forme de dualisme, où une nature viendrait se glisser derrière l'esprit humain, pour lui montrer des cas conjoints, *i.e.* « une régularité » qui ne serait que dans un second temps « une causalité », par une impression produite dans l'esprit. Il est clair alors que Goodman révisé et l'idée d'un principe de la nature humaine – partant, l'interprétation psychologique que Hume donne à la notion d'habitude – et l'idée de cas conjoints – ou d'une répétition « pure » que nous présenterait l'expérience. Autrement dit, les deux sortes de définitions que Hume donne de la notion de cause. Aussi le tour de force opéré par Goodman, relativement à la théorie humienne de l'habitude, est-il de montrer qu'une habitude n'est pas produite par l'observation du monde, mais par l'emploi des mots. Et plus encore, que la régularité que nous observons dans le monde n'est pas la cause qu'une certaine idée soit contractée en nous, mais en est, si l'on peut dire, la conséquence ; ou plutôt la conséquence des répétitions qui se jouent à un niveau qui est linguistique. Un des résultats de ce raffinement de l'argument humien est d'annuler la possibilité même

13 FFF 94.

d'une distinction entre l'expérience et le langage, la part du monde et la part de l'homme¹⁴.

Paradoxalement, ce raffinement de l'empirisme, qui pourrait tout d'abord s'entendre comme une radicalisation d'une forme de scepticisme emprunté à Hume, aboutit à une reprise du thème kantien de la corrélation. Avec la théorie de la projection, le monde et notre expérience finissent par avoir la même forme que notre esprit – entendu comme notre activité linguistique et cognitive. D'où l'importance de cette remarque de Goodman, qui fait se corriger mutuellement les défauts du rationalisme et de l'empirisme :

290

Comme Hume, nous invoquons ici les répétitions passées, en attachant toutefois autant d'importance aux répétitions des termes explicitement employés pour décrire les phénomènes observés qu'aux répétitions dans les phénomènes eux-mêmes. Un peu comme Kant, nous disons que la validité d'une induction dépend non seulement de ce qui est, mais aussi de son organisation. Or celle-ci est subordonnée au langage, et ne dépend pas d'un aspect inévitable ou immuable de la nature de la connaissance humaine¹⁵.

Ces deux positions se corrigent l'une l'autre. Le défaut du kantisme est de penser que l'organisation du monde, dont dépend par la suite la validité de nos raisonnements inductifs, est le fait d'un format définitivement arrangé par une liste close de catégories. Goodman serait sans doute prêt à accepter l'idée que « les conditions de possibilité de l'objet sont les conditions de possibilité de l'expérience », mais il n'est pas disposé à essayer de déterminer quelles sont ces conditions de possibilité de l'expérience, en ayant recours au procédé d'une

14 Hume ne fait pas ce pas là. Voir par exemple David Hume, *Traité de la nature humaine*, *op. cit.*, livre I, partie III, section XIV, p. 245 : « Quant à la possibilité de dire que les opérations de la nature sont indépendantes de notre pensée et de notre raisonnement, je l'accorde. »

15 FFF 106.

déduction¹⁶. L'organisation du monde dépend de notre langage, qui n'a pas la forme de fixité qu'ont les concepts de notre entendement. Ou plutôt ces concepts sont eux-mêmes du langage, et pour cette raison partagent avec le langage sa flexibilité. Le défaut de la théorie humienne est de ne pas voir que les répétitions observées dans les phénomènes ne sont pas un critère suffisant de validité inductive, puisque ces répétitions sont elles-mêmes dépendantes de répétitions qui sont à l'œuvre dans notre emploi des mots pour désigner les phénomènes. Autrement dit, le défaut de la théorie humienne est de réintroduire une forme de dualisme entre le monde et l'esprit, ou plutôt une forme d'indépendance du monde par rapport à l'esprit.

La nouvelle énigme de l'induction vise ainsi à mettre en évidence cette dépendance du monde à la manière dont on s'y réfère, qui sert par la suite de fil conducteur à une théorie générale de la symbolisation. Les régularités que nous observons, « les caractéristiques répétitives de l'expérience », sont celles « pour lesquelles nous avons adopté des prédicats que nous avons pris l'habitude de projeter¹⁷ ». L'idée de nécessité – ou, dans le cadre de l'énigme de l'induction, la forme nomologique de nos énoncés – est bien produite par une habitude, néanmoins cette habitude est aussi ce à partir de quoi seulement des régularités peuvent être identifiées dans la nature. Comprendre comment cette habitude-là s'est formée ne relève ni du problème de l'induction, ni de la théorie plus générale des symboles de Goodman, mais d'une histoire de la projection. C'est alors peut-être qu'une anthropologie devient nécessaire, lorsqu'à une première fois été actée une anthropologisation de la nécessité¹⁸.

Cette dépendance du monde par rapport au langage signifie qu'une manière différente d'étiqueter le monde et de le désigner produirait

16 Il est clair qu'ici Goodman est l'héritier du kantisme de C. I. Lewis. Voir Clarence Irving Lewis, *Mind and the World-order, outline of a theory of knowledge*, New York, Dover, 1956.

17 FFF 106

18 C'est ainsi que Goodman disqualifie dans *Langages de l'art* l'explication de la signification littérale comme de la signification métaphorique des termes. Il renvoie alors aux mythologues, ainsi qu'aux linguistes et psychanalystes.

en fait un monde différent. Il convient donc de refuser toute conception du langage qui soit solidaire d'un tel dualisme, ainsi lorsque Hume affirme :

Nous pouvons changer le nom des choses, mais leur nature et leur action sur l'entendement ne changent jamais¹⁹.

292

De ce point de vue, la philosophie de Goodman serait davantage mesurable à la présentation que Stanley Cavell fait de la « vision wittgensteinienne du langage », lorsque, affirmant qu'il faut reconnaître les limites et la particularité de la vérité contenue dans cet énoncé de Hume, il affirme encore que, pour savoir ce qu'*est* une chose, il faut savoir comment elle est *appelée*²⁰. La façon qu'à Goodman d'associer sa notion d'implantation à la notion humienne d'habitude se signale ainsi par un « double écart²¹ ». D'une part un écart engagé par une confrontation de l'empirisme classique à la thèse kantienne de la corrélation entre esprit et monde, d'autre part un écart qui porte Goodman du côté d'une thèse « d'inspiration vraisemblablement wittgensteinienne²² » sur l'usage normatif du langage. Il est vrai qu'une des leçons à retenir de *Faits, fictions et prédictions*, c'est l'introduction d'une normativité qui se joue aussi dans notre emploi des mots. Pour reprendre la formule célèbre du § 241 des *Recherches philosophiques* :

C'est dans le langage que les hommes s'accordent. Cet accord n'est pas un consensus d'opinion, mais de forme de vie.

Dès lors, il revient doublement au langage et au monde organisé par ce langage de porter la culotte de la causalité :

Si j'ai raison, les racines de la validité inductive se trouvent dans notre façon d'utiliser le langage. Une prédiction valide, tout le monde est

19 David Hume, *Traité de la nature humaine*, op. cit., livre II, partie III, section I.

20 Stanley Cavell, *Les Voix de la raison. Wittgenstein, le scepticisme, la moralité et la tragédie*, trad. Sandra Laugier & Nicole Balso, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1996, p. 261.

21 Éléonore Le Jallé, *Hume et la philosophie contemporaine*, Paris, Vrin, 2014, coll. « Analyse et philosophie », p. 36 et sq.

22 *Ibid*, p. 36.

d'accord, est une prédiction qui s'accorde avec les régularités qu'on a pu observer dans le passé ; comment définir cet accord, voilà la difficulté. J'ai essayé de démontrer qu'il dépend de notre pratique linguistique. La démarcation entre les prédictions (les inductions ou les projections) valides et invalides dépend du monde et de la façon dont les mots décrivent et pronostiquent ce monde²³.

Au-delà de, ou plutôt en rapport avec la question de la validité inductive, ce sont nos activités symboliques en général qui sont concernées par la mise au jour d'une normativité qui se situe au niveau de nos pratiques elles-mêmes, et non au niveau d'un monde dont on oppose la résistance et l'indépendance. Il apparaît ainsi que Goodman se rattache davantage encore à une philosophie du langage, qu'au courant de l'empirisme moderne qui se prolonge dans l'empirisme logique.

UNE SORTIE HORS DE L'EMPIRISME ?

J'ai, dans le paragraphe précédent, essayé de présenter la distance que la théorie goodmanienne de la projection prend par rapport à la philosophie de Hume, et plus encore par rapport à l'interprétation que Goodman en donne. Elle signifie le rejet d'une forme de dualisme (entre l'esprit et le monde, le premier se constituant à partir du second) qui continue de peser sur l'empirisme. Bien que la philosophie de Goodman emprunte à la théorie humienne de l'habitude la forme de sa solution – du moins telle que Goodman en propose dans *Faits, fictions et prédictions*, une traduction possible –, la différence que lui-même remarque entre s'appuyer sur des régularités qui sont dans le monde, d'une part, et s'appuyer sur des régularités qui sont dans les mots, d'autre part, a des conséquences notables ; en premier lieu sur l'idée que chacun se fait de l'expérience ou du monde. En refusant la distinction entre l'esprit et le monde, qui continue d'être à l'arrière-plan d'une théorie de l'habitude, il s'avère que Goodman rejette la distinction entre d'un côté

23 FFF 125.

le monde, de l'autre côté un esprit qui lui donne une forme particulière (par exemple, en l'organisant sous la forme de relations causales).

294

En dernière analyse, comme le remarque Deleuze dans *Empirisme et Subjectivité*, l'empirisme de Hume pourrait être au moins aussi dualiste que la philosophie critique de Kant. Dans l'empirisme humien, une subjectivité se constitue à partir de son expérience d'un monde, qui semble bien en un sens indépendant d'elle. Comme l'énonce parfaitement la phrase citée plus haut, nous aurions pu avoir des mots différents pour désigner le monde (c'est-à-dire avoir un entendement ou un esprit différent), mais « l'action que ces choses ont sur notre entendement ne change jamais ». Bien qu'étrangère à la philosophie de Hume, on comprend néanmoins que l'idée de schème conceptuel ou linguistique (*framework*²⁴) puisse avoir été compatible avec le renouvellement de l'empirisme au xx^e siècle si, dès le départ, l'empirisme se construit à partir d'une distinction entre l'esprit et le monde – ou plutôt entre la nature humaine et la nature à proprement parler, qui présente ses régularités, *de toute façon*. Le schème conceptuel ne désigne-t-il pas, en effet, une certaine manière d'organiser le monde par le langage, par des outils conceptuels, avec ce présupposé que le monde nous est donné indépendamment de la façon dont on peut par suite (bien que ce par suite désigne une distinction plus logique que chronologique) l'organiser?

Le renouvellement de l'empirisme au milieu du xx^e siècle, qui comportait sa part de critique à l'égard d'une version naïve de l'empirisme, s'est fait sans que ce dernier dogme n'ait jamais été remis en cause. Si, dans son célèbre article de 1951²⁵, Quine remet en cause deux présupposés de l'empirisme classique (la distinction analytique-synthétique et une certaine façon de comprendre la confrontation de nos théories aux expériences, comme des tests à chaque fois isolés), il maintient ainsi, sans la remettre en question, une forme sophistiquée du dualisme, qui distingue d'un côté la part relevant de notre activité et,

24 Rudolf Carnap, *The Logical Syntax of Language*, New York, Harcourt, Brace, 1937.

25 Willard Van Orman Quine, « Main Trends in Recent Philosophy: Two Dogmas of Empiricism », *The Philosophical Review*, vol. 60, n° 1, janvier 1951, p. 20-43.

de l'autre, une expérience qui serait donnée indépendamment de cette activité – et qui chez Quine est pensée sur le modèle de l'impact ou du stimulus. Donald Davidson dénonce vingt ans plus tard, dans un célèbre article – « Sur l'idée même de schème conceptuel²⁶ » –, la compromission de l'empirisme contemporain avec un tel dualisme. Plus exactement, il affirme que ce dualisme, le « troisième dogme de l'empirisme », s'organise à partir d'une double métaphore dont il faudrait en fait pouvoir se passer. Il s'agit d'une part de mettre en ordre quelque chose (la nature, le monde, l'expérience, les sensations, irritations, le donné sensible) ; d'autre part de faire que notre organisation catégoriale du monde, notre schème conceptuel ou version du monde s'accorde²⁷ avec ce quelque chose, qui est donné indépendamment de la version qui en rend compte (un schème conceptuel étant entendu comme l'ensemble des phrases considérées comme vraies dans un langage). Plus encore que de maintenir une distinction entre le monde et le langage, l'apparence et sa structure, l'empirisme, dans ses versions contemporaines, veut maintenir l'indépendance du monde par rapport au langage, et c'est sur fond d'une telle indépendance seulement, qu'un véritable dualisme se reconstitue en douce. Or pour Davidson, ce dualisme, qui réapparaît dans des philosophies les moins susceptibles de fournir un terrain favorable au mythe du donné (Putnam, Kuhn, Quine, Feyerabend et, par certains aspects de sa philosophie – la métaphore de la construction –, Goodman lui-même), doit être interrogé :

Je voudrais soutenir que ce second dualisme du schème et du contenu, d'un système qui met en ordre et de quelque chose qui attend d'être mis en ordre ne saurait être compréhensible, ni défendable. C'est en soi un dogme de l'empirisme, le troisième dogme²⁸.

Peut-être est-il possible de lire ce troisième dogme de l'empirisme, à même le maintien, dans la philosophie de Hume, d'une forme raffinée

²⁶ Donald Davidson, *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, trad. Pascal Engel, Nîmes, Chambon, 1993, coll. « Rayon philo », chapitre 13.

²⁷ Il est clair qu'utilisant un tel vocabulaire, je ne suis plus en train de discuter la philosophie de Hume.

²⁸ Donald Davidson, *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, *op.cit.*, p. 276.

de dualisme entre l'esprit et le monde, c'est-à-dire une philosophie qui emporte avec elle l'idée que nous puissions, par exemple, changer le nom des choses (adopter un nouveau schème conceptuel), mais pas l'action que ces choses ont sur notre entendement. Au contraire, en montrant que nous ne pouvons observer des régularités dans la nature qu'à la faveur de notre pratique linguistique, il me semble que Goodman, dès *Faits, fictions et prédictions*, prépare le terrain à une rupture avec l'empirisme, dans ses versions contemporaines. Cette rupture est plus manifeste encore dans *Manières de faire des mondes*, lorsque Goodman fait jouer à plein la thèse de l'indistinction entre version et monde. Aussi, jusqu'à un certain point – ce point est facilement délimitable cependant²⁹ –, la thèse du *worldmaking* me paraît-elle mesurable à la théorie strictement sémantique proposée par Donald Davidson dans *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*. C'est ce qu'a d'ailleurs en vue Hilary Putnam, lorsqu'il affirme que certains penseurs récents ont soutenu qu'il fallait « renoncer à la dichotomie traditionnelle qui existe entre le monde en soi et les concepts que nous utilisons pour y penser et en parler³⁰ ». Les philosophies de Davidson et de Goodman sont mesurables l'une à l'autre, dans la radicalité de leur opposition à une forme cachée de dualisme, avec laquelle l'empirisme du début du xx^e siècle se trouve d'emblée compromis.

En transformant les termes de l'énigme de l'induction, en interprétant la notion de régularité à l'aune d'une norme d'activité qui se trouve en réalité dans notre pratique linguistique, il semble donc que Goodman

29 Alors que Davidson fait porter au signe seul, dans sa littéralité, la référence au monde, Goodman montre qu'une théorie du fonctionnement symbolique, c'est-à-dire une théorie de la référence, est une affaire d'ajustement avec la pratique, qui peut prendre des voies détournées. Par ailleurs, bien que la philosophie de Goodman puisse refuser le dualisme schème/monde, il n'en demeure pas moins un partisan d'une forme de relativisme conceptuel; position tout à fait étrangère et même visée dans sa critique, par Davidson. Enfin, il est vrai que chez Goodman le langage est associé à la métaphore de la construction et de la fabrication, or rien de tel n'est à l'œuvre dans la position purement sémantique de Davidson qui cherche plutôt à « rétablir un contact sans médiations avec les objets familiers » (*Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, *op. cit.*, p. 289).

30 Hilary Whitehall Putnam, *Le Réalisme à visage humain*, trad. Claudine Tiercelin, Paris, Gallimard, 2011, coll. « Tel », p. 472.

exprime une nette réticence à faire sienne la thèse de l'indépendance du monde, et partant à jouer le jeu de l'empirisme. C'est d'ailleurs ainsi qu'Hilary Putnam comprend la philosophie de Nelson Goodman comme un dépassement du projet humien. Plus exactement, Putnam inscrit la philosophie de Goodman – du moins au regard de ce rejet – dans un courant, « passé quasiment inaperçu de la philosophie contemporaine », la reliant à l'idée d'abord défendue par Husserl de *Lebenswelt*, puis à Wittgenstein, à Austin, et sans doute aussi à sa propre philosophie.

Au début des dix dernières années du XIX^e siècle, certains philosophes se sont mis à rejeter le projet humien – pas simplement le projet de Hume en ce qui concerne la causalité, mais l'entreprise tout entière qui consistait à diviser la réalité mondaine en l'ameublement de l'univers et en nos *projections*. Avec en commun, pour ces philosophes, le rejet – rejet en bloc, des pieds à la tête – de l'entreprise en question et le souci du quotidien, du *Lebenswelt*, de ce à quoi pourrait ressembler une philosophie qui ne serait plus en quête d'un monde vrai. [...] Wittgenstein et Austin furent des philosophes de cette nature. Nelson Goodman aussi³¹.

Sans doute, par là, se trouve mise en lumière une différence notable entre les deux entreprises constructionnalistes, de Carnap dans l'*Aufbau* et de Goodman dans *La Structure de l'apparence*. Si l'*Aufbau* reste entièrement caractérisable dans le cadre d'une philosophie de type empiriste (assignable évidemment au mouvement du positivisme logique qui fut un renouvellement de l'empirisme au début du XX^e siècle et qui remonte à l'empirisme britannique³²), il semble qu'un premier écart par rapport à cette tradition se soit déjà manifesté dans le système constructionnel de Goodman. Certes, dans l'*Aufbau*, un principe de tolérance prévaut en ce qui regarde le choix d'une forme logique. En revanche, la volonté de Carnap de rester au plus près du monde, telle que nous en faisons l'expérience (la recherche de la priorité épistémologique), milite pour le maintien

31 *Ibid.*, p. 177.

32 PP 22.

d'une distinction entre l'expérience et son organisation catégoriale et linguistique. Au demeurant, comme le suggère Seibt³³, il n'y a qu'à la condition que nous puissions précisément faire une telle distinction, que le principe de tolérance conserve possiblement un sens. Si, en effet, il n'y avait pas cette indépendance du monde à l'égard de la manière dont nous l'organisons à travers des schèmes conceptuels, la tolérance signifierait une totale licence à constituer des mondes selon notre bon vouloir.

Là contre, l'idée de mesurer le principe de tolérance à la thèse d'origine quiniennne de la dépendance au langage de l'ontologie – c'est-à-dire aussi la thèse de l'engagement ontologique – signifie bien qu'en adoptant un langage, une logique, ou un schème conceptuel, on s'engage à l'égard du monde, qui n'a pas d'existence indépendamment de la façon dont nous le façonnons. Si cette thèse peut d'abord paraître contre-intuitive, elle n'en constitue pas moins le cœur de la réorganisation proposée par Goodman du programme constructionnel de Carnap. Il est sans doute utile de remarquer que la thèse qui semble au départ très relativiste du *worldmaking* est pourtant radicalement intolérante: en l'absence d'une expérience donnée, indépendante de tout schème conceptuel, toutes les contraintes normatives vont reposer sur des décisions de type constructionnel (le choix d'une base et d'une relation logique, d'une logique, un concept pour nos définitions dans *La Structure de l'apparence*, les décisions projectives dans *Faits, fictions et prédictions*). Autrement dit, alors que l'entreprise carnapienne est bien un essai de constitution du monde, tel que ce monde nous apparaît dans une expérience phénoménale, pensée comme indépendante de la théorie de la constitution (et pour cette raison reconduisant le dualisme), le constructionnalisme goodmanien anticipe déjà la thèse du *worldmaking*³⁴. Cette interprétation de *La Structure de l'apparence* est cohérente avec la critique, qui y est aussi déjà esquissée, du mythe du donné. Ni *La Structure de l'apparence*, ni *Faits, fictions et prédictions* ne sont, en ce sens, solidaires de ce troisième dogme de l'empirisme que dénonce Davidson.

33 Johanna Seibt, «The Umbau, from Constitution Theory to Constructional Ontology», *History of Philosophy Quarterly*, vol. 14, n° 3, 1997, p. 321.

34 *Ibid.*

Que reste-t-il alors de l'empirisme, dans une philosophie qui aurait dénoncé jusqu'au dualisme entre monde et version ? Il se pourrait que ce dogme soit plus ultimement un dernier dogme, « car si nous l'abandonnons, il n'est pas évident qu'il reste quoi que ce soit de distinctif qu'on puisse encore appeler empirisme³⁵ ». La force du texte de Davidson est de montrer que ce pas de plus, du côté de la critique du mythe du donné, signifie, en vérité, un abandon définitif de la notion de donné, *i.e.* d'un monde maintenu séparé ou hors d'atteinte du langage et, partant, doit s'entendre aussi comme un pas en dehors de l'empirisme. Il me semble que la substitution par Goodman de la notion d'implantation à la notion empiriste d'habitude, en tant que l'implantation, contrairement à l'habitude, n'est pas l'enregistrement de régularités observés dans le monde, mais le résultat de nos pratiques linguistiques, marque une réelle rupture avec la philosophie de Hume, si ce n'est une sortie définitive hors de l'empirisme, auquel, bien que de façons différentes, Quine et Carnap restent attachés. Ainsi s'explique la différence de leurs positions respectives sur les problèmes de la ressemblance ou des espèces naturelles : Carnap s'attachant à l'idée de « positionnalité » (le prédicat « v_{leu} » étant pour Carnap un prédicat positionnel, c'est-à-dire *dérivé*, épistémologiquement non premier), Quine retrouvant une forme d'innéisme, solidaire chez lui d'un solide empirisme (ainsi de la référence à la théorie de l'évolution, et de l'utilisation qu'il fait de la notion de stimulus), quand Goodman s'engage du côté d'une philosophie du langage et d'une théorie de la symbolisation, qui rend difficilement pensable le maintien d'un dualisme entre langage et monde.

À PROPOS D'UN SCEPTICISME GOODMANIEN

Si la rupture avec l'empirisme signifie le rejet d'une théorie selon laquelle la subjectivité se constitue à partir d'une expérience première du monde, qu'avons-nous à notre disposition, sauf des conventions, pour maintenir l'indétermination de l'esprit par la nature ? Dans ce cas, la philosophie

35 Donald Davidson, *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, *op. cit.*, p. 276.

de la projection serait une forme renouvelée de conventionnalisme. Puisque le concept d'implantation est proposé comme une façon de résoudre un problème qui est, compris dans sa véritable radicalité, profondément sceptique³⁶, serait-ce que la solution proposée à l'énigme de l'induction, est elle aussi profondément sceptique? Le danger est alors de rapporter la notion goodmanienne d'implantation à une notion de type communautaire. Le texte de Kripke, *Règles et langage privé*, offre sans aucun doute l'esquisse d'une telle interprétation. Cette interprétation nous renvoie à une compréhension en réalité déflationniste de la philosophie, dont j'ai évoqué, au chapitre premier, la possibilité. Je rappelle le motif principal d'une telle interprétation sceptique : puisque rien dans l'expérience ne justifie que nous utilisions le prédicat « vert » plutôt que le prédicat « vleur », il revient à une décision explicite de la communauté, qui est elle-même définitionnelle de l'appartenance à cette communauté, d'utiliser ce prédicat « vert ». Une telle interprétation est d'autant plus plausible, qu'elle est compatible avec le concept, laissé quelque peu indéterminé par Goodman, de « décision projective ». Le problème est donc d'expliciter le type de décision dont il s'agit, en distinguant notamment un usage logique du concept, d'un usage social qui me paraît en fait étranger à la philosophie de Goodman.

La lecture que Kripke fait de ce concept de décision projective doit être rapportée à une forme d'argument très général, qu'il caractérise comme l'inversion du conditionnel. L'énigme de l'induction met en concurrence deux types de prédictions, « toutes les émeraudes sont vertes » et « toutes les émeraudes sont vleur », qui en raison de la meilleure implantation du vert sur le vleur n'ont pas le même degré de projectibilité. En bref, seule la première des hypothèses est de forme nomologique, dans la mesure où elle est une hypothèse que l'on a l'habitude de projeter. Ainsi formulé, l'argument de Goodman prend certes la forme repérée par Kripke de « l'inversion du conditionnel ». Plutôt que de montrer qu'on projette une hypothèse parce qu'elle a une forme de loi (qu'il faut par la suite essayer de définir), on montre qu'une certaine hypothèse a une forme nomologique, précisément du fait que c'est une hypothèse qu'on

³⁶ Voir *supra*, chapitre 3.

a l'habitude de projeter. Aussi l'implantation d'un prédicat ou d'une hypothèse, et par conséquent leur projectibilité, sont-elles les raisons de leur validité :

La raison pour laquelle les prédicats valables bénéficient seuls d'une solide implantation est justement que les prédicats bien implantés sont, de ce fait, devenus des prédicats valables³⁷.

Il ne s'agit pas là d'une explication de type cosmique, mais seulement d'un fait concernant l'histoire de nos prédictions, un fait grammatical en quelque sorte.

« L'inversion du conditionnel », que Kripke identifie comme un argument philosophique d'une nature particulière, fait fond précisément sur ce type d'analyse grammaticale. C'est un renversement des priorités qui tend à mettre sur un même plan justification et description, fondation et pratique. Kripke voit une telle inversion à l'œuvre dans des analyses de Wittgenstein : ce n'est pas parce que nous saisissons tous le concept d'addition que nous disons $12 + 7 = 19$, nous disons que nous saisissons tous le concept d'addition parce que nous disons $12 + 7 = 19$; et bien sûr de Hume : le feu et la chaleur ne sont pas liés constamment parce que le feu est la cause de la chaleur, le feu est la cause de la chaleur parce qu'ils sont constamment liés³⁸. La solution de Goodman au problème de l'induction équivaut bien à un renversement de cette sorte : ce n'est pas parce que le prédicat « vert » est un prédicat authentique que nous utilisons le prédicat « vert », c'est parce que nous utilisons le prédicat « vert » que c'est un prédicat authentique.

Plus encore, l'argument de l'inversion du conditionnel suppose un renversement de notre regard sur le problème du fonctionnement. L'argument implique en effet que nous ne cherchions pas de raisons, impossibles à donner, pour le fonctionnement correct, mais plutôt que nous trouvions des critères extérieurs du fonctionnement. C'est ce qui

37 FFF 107.

38 Saul Kripke, *Règles et langage privé. Introduction au paradoxe de Wittgenstein*, trad. Thierry Marchaise, Paris, Éditions du Seuil, 1996, coll. « L'ordre philosophique », p. 110, en part. n. 76 pour une histoire de cet argument.

est à l'œuvre dans la théorie de Hume lorsque, ainsi exposée, elle prend une coloration nettement falsificationniste :

Au lieu de considérer les connexions causales comme premières, et d'en faire découler les régularités observées, le philosophe humien pose la régularité comme première, et – contraposant son regard – observe que nous renonçons à une hypothèse causale lorsque la régularité correspondante est niée par un contre-exemple probant³⁹.

302

De même la solution au paradoxe de Wittgenstein, reformulée par Kripke en termes d'addition ou de quiddition, nécessite une contraposition du regard, afin que ce soit le type de réponse apportée à la question arithmétique posée, qui permette de décider si l'individu maîtrise ou non le concept d'addition. Par conséquent tout type de dysfonctionnement ou de déviance reçoit une fonction privilégiée. Alors qu'une bonne réponse laisse toujours planer un doute, car un individu pourrait être en train de quidditionner sans que l'on s'en aperçoive, une mauvaise réponse n'en laisse pas. À supposer qu'il ne fasse pas d'erreur de calcul, l'on peut déduire d'une mauvaise réponse que l'individu ne maîtrise pas notre règle d'addition. L'introduction du prédicat « vleu » obligerait ainsi à s'en remettre, par une contraposition du regard, à l'examen de critères extérieurs. La prise en compte d'une telle extériorité sociale, la recherche de critères, introduisent naturellement à la dimension conventionnaliste du concept d'implantation.

Une autre conséquence pratique en découle : l'élimination des prédicats qui sont mal implantés, ou l'exclusion d'une certaine forme de vie, d'individus qui utiliseraient contre la pratique courante, ce genre de prédicats. Comme l'affirme Kripke :

Notre conditionnel exprime schématiquement une restriction du jeu collectif qui consiste à attribuer à quelqu'un du groupe la compréhension d'un certain concept : si l'individu en question cesse de se conformer

39 *Ibid.* Voir aussi Hume, *Traité de la nature humaine, op. cit.*, livre I, partie III, section VI : « La connexion nécessaire dépend de l'inférence, au lieu que l'inférence dépende de la connexion nécessaire », p. 151.

à ce que la collectivité ferait dans les mêmes circonstances, celle-ci ne pourra plus lui attribuer ce concept⁴⁰.

On comprend alors quel autre sens il faut attribuer à l'expression « conditionnel » dans la présentation qu'en fait Kripke. Utiliser le prédicat sanctionné par la pratique d'une communauté est une condition non seulement de sa validité, mais aussi de l'inscription de l'individu au sein de cette communauté ; partant, c'est cette inscription elle-même qui devient conditionnelle.

Nous intégrons ainsi les individus à titre conditionnel à la collectivité, aussi longtemps que leurs comportements déviants ultérieurs ne les en excluent pas⁴¹.

Un *vleulocuteur* serait le parfait exemple d'un individu aux comportements déviants et qui, par conséquent, devrait être exclu de notre forme de vie. Inversement, l'ensemble des réponses consensuelles d'une communauté d'individus est ce qu'il faut appeler pour Kripke « forme de vie ». Il est certain que l'énigme du vleu, dans sa formulation, mais aussi dans la réponse qui y est rapportée (l'implantation, et les régularités observées à même notre emploi des termes), n'est pas complètement étrangère à un argument de cette sorte, qui comme le remarque Putnam « engage une réflexion philosophique sur la pratique de notre communauté ».

Kripke et, par suite, Hacking⁴² définissent une solution sceptique à un problème sceptique comme une solution qui fait appel à des ressources ou critères extérieurs. Or, pour Hacking, le concept d'implantation est bien quelque chose d'externe au problème posé par la validité inductive, c'est-à-dire qu'il est externe aussi bien à la méthode logique d'inférence, qu'à une propriété qui serait celle du vert et ne serait pas celle du vleu. Il est naturel que cette externalité puisse par suite recevoir, comme chez Kripke, une coloration sociale ou, dans l'interprétation

40 Saul Kripke, *Règles et langage privé*, op. cit., p. 112.

41 FFF 112.

42 Catherine Z. Elgin, *The Philosophy of Nelson Goodman, Selected Essays*, New York, Garland, 1997, vol. 2, p. 276.

qu'en fait Hacking, une coloration « ethnocentrique ». Aussi le concept d'implantation jouerait-il chez Goodman le même rôle sceptique que le concept humien d'habitude, sur lequel il serait calqué. Cette lecture a certes quelque chose de stimulant – notamment du point de vue des usages anthropologiques ou sociologiques qui peuvent être faits de la notion d'implantation. Néanmoins, il convient de distinguer ces usages, de ce qui est véritablement à l'œuvre dans l'énigme. En particulier, sont étrangères à l'argument de Goodman certaines des conséquences qu'en tire Kripke et qui servent de fond à ce qu'il appelle justement la solution sceptique. Il n'est pas sûr par exemple que l'implantation puisse être comprise comme le consensus d'une communauté linguistique, ou comme une décision explicite.

En fait, il y a deux arguments principaux que nous pouvons opposer à l'interprétation sceptique de la solution que propose Goodman au problème de l'induction.

Le premier argument s'oppose à l'interprétation conventionnaliste forte de la mécanique projective. En réalité, il n'y a pratiquement jamais de décisions projectives qui soient prises de manière explicite, sauf à considérer les cas où, comme le remarque Goodman, on invente une nouvelle notation. J'ai ainsi montré au quatrième chapitre que l'induction cachée est une forme plus générale que l'induction manifeste. C'est dire qu'il n'y a pas de conventionnalisme chez Goodman, au sens où Kripke en voit un à l'œuvre dans « la scène d'instruction » des *Recherches philosophiques*. En particulier, il n'y a pas d'accord qui puisse être, ou ait été conclu entre les différents membres d'une communauté pour utiliser le prédicat « vert » plutôt que le prédicat « vleu ». Si Goodman parle de « décision projective », c'est avant tout afin de briser la symétrie entre les prédicats « vert » et « vleu » établie à partir de leur seule confrontation aux faits, c'est-à-dire aux observations passées. Les concepts de « décision projective » ou « d'implantation » sont un témoignage de l'intrication du langage au monde, et non une manière de s'en remettre à des critères extérieurs. À la différence de ce qui se passe lorsque nous inventons une notation (par exemple la labanotation pour les mouvements chorégraphiques), dans un langage ordinaire toutes les

décisions projectives nécessaires à une bonne découpe de la nature par le langage ont *toujours déjà* été prises. Il n'y a en général pas de sens à faire appel à des décisions explicites, sauf pour régler, à l'occasion, certaines ambiguïtés ou innovations sémantiques. Aussi, reprenant la critique que Cavell fait de *Règles et langage privé*, pourrait-on signaler que le type d'accord qu'il y a entre tous les locuteurs d'une langue est un accord plus harmonieux qu'un accord qui ne serait que le résultat d'une convention⁴³.

Hacking et Kripke considèrent que l'implantation est une notion qui est en réalité extérieure au problème sceptique posé par l'induction – extérieur, car se référant, comme l'habitude pour Hume, au comportement humain lui-même, et non à la définition des prédicats (analyse sémantique) ou aux règles inférentielles proprement dites (analyse syntaxique). Et il est définitionnel d'une solution sceptique, qu'elle soit extérieure à la manière dont le problème est formulé. Toutefois il ne me semble pas que le concept d'implantation soit en fait un concept extérieur au problème posé, sauf à reconduire une forme de dualisme entre langage et monde que Goodman n'accepte justement pas. Qui plus est, comme le rappelle Goodman, le dossier des prédictions passées fait parti des pièces qui sont à notre disposition, lorsque nous examinons la projectibilité d'un prédicat. Il ne s'agit donc pas d'avoir recours à la notion d'implantation comme à une notion qui viendrait régler de l'extérieur un problème qui n'admettrait sinon aucune solution. Plutôt s'agit-il de bien mesurer l'ensemble des informations qui sont, depuis le départ, à notre disposition. Cette solution est l'interprétation pragmatiste d'un projet constructionnaliste, et non une solution que l'on puisse qualifier d'extérieure au problème posé, et ce faisant sceptique.

Il est d'ailleurs essentiel à la philosophie de Goodman que l'implantation soit un critère de correction interne à un système particulier (la projection de certains prédicats, la mesure du réalisme pictural) et non, pour reprendre le vocabulaire de *La Structure de l'apparence*, une hypothèse extrasystématique. Une interprétation

43 Stanley Cavell, *Qu'est-ce que la philosophie américaine?*, trad. Christian Fournier & Sandra Laugier, Paris, Gallimard, 2009, p. 317.

sceptique de la notion d'implantation serait ainsi en tension avec la philosophie de Goodman, si tant est que cette dernière s'origine bien dans un projet constructionniste pour lequel précisément on recherche des critères de corrections qui sont internes à nos constructions. À cet égard, la notion d'implantation, en tant que *good-making* facteur, n'est pas un critère davantage externe au problème posé que ne peuvent l'être des considérations de simplicité ou d'économie, caractérisées pourtant par Hacking comme une « analyse interne » du raisonnement inductif⁴⁴.

306

La philosophie de Goodman, bien qu'elle puisse par moment prendre un tour sceptique, n'est pas pour autant une philosophie sceptique susceptible d'être interprétée en un sens relativiste ou conventionnaliste. Nous n'avons pas à faire le choix entre l'impossibilité de formuler une réponse (*nothing goes*) et la possibilité (qui est cependant solidaire de la première) d'y apporter n'importe quelle réponse que ce soit (*anything goes*). En dernière analyse le véritable terrain de la notion d'implantation, n'est ni celui de l'empirisme ni celui du scepticisme, mais bien celui d'une théorie des symboles. Goodman le rappelle en conclusion de l'essai de 1954 « si j'ai raison, les racines de la validité inductive se trouvent dans notre façon d'utiliser le langage⁴⁵ ».

RÉALISME ET IRRÉALISME

L'originalité de la théorie des symboles de Goodman tient dans ce double écart avec l'empirisme classique : une aventure du côté d'une philosophie du langage, qui tient compte de sa très grande flexibilité ; et l'affirmation de la codétermination du langage et du monde. Cette théorie est ce faisant inséparable d'une attention accordée à la très forte variabilité et contextualité de nos opérations symboliques, qui contribuent à définir ses conditions de félicité.

44 Catherine Z. Elgin, *The Philosophy of Nelson Goodman. Selected Essays, op. cit.*, p. 215.

45 FFF 125.

Le contextualisme affirme le pouvoir de détermination du contexte qui n'est pas la marque de l'indétermination de la référence. Que la valeur de vérité de nos énoncés déclaratifs dépende de leur contexte d'énonciation, que la correction de la représentation dépende des engagements qui y sont pris, ne signifie pas qu'une certaine forme de vérité ou de correction ne soit pas recherchée, et précisément définie par une situation épistémique donnée. La relativité au contexte de nos opérations symboliques n'empêche donc nullement que des énoncés puissent être faux, des échantillonnages ratés, des représentations incorrectes. Ce n'est même qu'à cette condition que l'on parvient à donner un sens à l'incorrection. Dès lors, le contexte est bien un lieu de détermination de la correction symbolique. Ce qui a une valeur de vérité pour nos énoncés déclaratifs, et ce qui plus généralement est correct, c'est ce qu'on veut dire et faire par une certaine manière d'utiliser les symboles. Or nous ne pouvons utiliser les symboles à notre bon vouloir. L'infortune rencontrée par Mary Tricias en est une parfaite exemplification. Bien qu'un échantillon puisse exemplifier en droit toutes les propriétés littérales ou métaphoriques qu'il possède, il se trouve que, lorsqu'il est utilisé, dans un contexte donné, ce à quoi l'échantillon se réfère sur un mode exemplificationnel est parfaitement déterminé. Que nous ne puissions pas symboliser comme on l'entend, signifie qu'il convient de réellement utiliser les symboles, d'une certaine façon, dans un contexte donné.

Alors, comme l'affirme Jocelyn Benoist, ce qui distingue le contextualisme et le relativisme, c'est que ce dernier contrairement au premier, n'a pas le sens du monde ; ce qui signifie d'abord pouvoir manquer le monde.

Le contexte est ce qui fait la fragilité de nos prises normatives, mais aussi ce qui en fait la solidité et la détermination : ce sur quoi elles reposent⁴⁶.

Une telle possibilité de manquer le monde, cette fragilité de nos prises normatives, risque de ne pouvoir être pris en compte par le relativisme. Là contre, ce que l'on vise c'est une théorie des symboles qui soit au

46 Jocelyn Benoist, *Éléments de philosophie réaliste. Réflexions sur ce que l'on a*, Paris, Vrin, 2011, p. 86.

contact du réel, de la pratique et d'une pratique qui est en réalité toujours normée. La théorie du fonctionnement symbolique de Nelson Goodman me paraît prendre très clairement de tels engagements. C'est ce que montre la discussion de *Manières de faire des mondes*, relative aux « Mondes en conflit ». N'y est faite aucune place à un relativisme qui ferait cas, en plus de notre usage des symboles dans des contextes déterminés, de la sensibilité particulière de celui qui utilise un symbole. Les désaccords entre versions du monde peuvent par conséquent toujours être effacés par une clarification du contexte d'énonciation (phénomènes d'indéxicalité assez simples) et des intentions représentatives. Ainsi, l'irréalisme n'est pas une philosophie qui se satisfait de désaccords subjectifs qui ne sauraient être résolus. Lorsqu'il y a désaccord, ce dernier est bien plutôt placé sous le signe de l'échec, comme dans le cas des malheurs de Mary Tricias. Mais un désaccord placé sous le signe de l'échec doit immédiatement être réinterprété comme l'accord qu'il y a aurait dû avoir concernant une manière définie d'utiliser le symbole. Une telle remarque, cependant, n'enlève rien au pluralisme que Goodman défend par ailleurs. Des versions également correctes, incompatibles entre elles, sont élaborées dans des contextes très différents. Dire alors qu'une version du monde (un énoncé, une carte, un échantillon) se détermine en contexte, *i.e.* est correcte ou incorrecte dans un contexte donné, ne signifie pas qu'il faille éliminer tous les traits responsables des désaccords entre les versions, au profit d'une seule version, qui serait en fait vidée de tout contenu – comme la carte qui, ne prenant aucun engagement, finit par s'annuler dans le territoire lui-même.

Dès lors, il resterait à comprendre en quel sens la philosophie de Goodman peut « avoir le sens du monde », alors même que Goodman affirme que le monde est peut-être bien perdu, ou du moins quelque chose qui ne mérite pas qu'on se batte pour lui. Là réside le paradoxe de l'irréalisme goodmanien. Comment comprendre que l'irréalisme puisse signifier tout à la fois qu'il n'y ait pas de Réel derrière nos divers actes de référence, et que nos actes de références sont pourtant eux bien réels, c'est-à-dire normés par des pratiques qui interdisent certains usages et en prescrivent d'autres, réels donc aussi au sens où ils peuvent rater ? Assurément, la thèse irréaliste présentée par Goodman dans *Manières*

de faire des mondes est celle qui a fait l'objet du plus grand nombre de commentaires, mais également de réticences chez les lecteurs de Goodman⁴⁷. Certains commentateurs (Pouivet, Scheffler) ont montré que l'irréalisme était en dernière analyse incompatible et avec la théorie de la référence proposée par Goodman dans *Langages de l'Art* et avec le constructionnalisme défendu dans *La Structure de l'apparence*. Représenter n'est-ce pas en effet une activité de second degré qui suppose l'existence de ce qu'il y a à représenter, un écart logique minimal entre représenté et représentation ? Comment, dès lors, une théorie de la représentation peut-elle être rendue compatible avec une philosophie qui affirme qu'il n'y a pas de monde du tout ? Au regard des systèmes constructionnels, que peut encore signifier l'activité de construction, s'il n'y a aucun matériau de construction à notre disposition ? Enfin, la théorie de l'exemplification ne suppose-t-elle pas qu'une chose *possède* certaines propriétés ? La théorie du style ne suppose-t-elle pas qu'une œuvre *possède* certaines propriétés stylistiques ? En bref, le fait qu'il y ait de la possession ou de l'instanciation sous la référence n'implique-t-il pas d'accepter un degré minimal de réalité infrasympbolique ?

Il me semble que bon nombre de ces difficultés peuvent être simplement résolues lorsque l'on regarde la manière dont nos références sont réellement produites. En fait, il se pourrait que la philosophie de Goodman soit réaliste, en un sens où la question du monde ou du réel n'a en effet pas besoin d'être posée, du moins pas d'une façon qui serait assimilable à un problème métaphysique⁴⁸. Lorsque Goodman nous incite à penser le réel comme ce que nous faisons, ce n'est de toute façon pas mettre sur la table le problème de l'existence du monde. Ce que vise l'irréalisme de Goodman, c'est à défaire une certaine conception de la vérité comme adéquation avec un monde réel, qui serait supposé indépendant de nos références à lui ; en bref, une conception

47 Sur cette littérature voir par exemple les objections et réponses présentées dans Peter McCormick, *Starmaking. Realism, Anti-realism and Irréalism*, Cambridge, MIT Press, 1996.

48 Il y a bien sûr un sens positif et plus neutre du terme métaphysique, que dans le titre du chapitre « métaphysique inductive » je rends solidaire du nom de philosophie.

atemporelle de la vérité qui, comme celle de Frege, soutient que les vérités ne sont pas des discours que nous produisons, mais que nous découvrons. Goodman cherche au contraire à montrer que la correction et l'incorrection d'une activité symbolique sont toujours dépendantes d'un contexte, de nos visées théoriques et pratiques, de la nature de nos engagements. Le problème du fonctionnement symbolique est bien un problème d'ajustement avec ce que nous visons, et non un problème d'adéquation avec le Réel. Il n'est pas étonnant alors que Putnam puisse se ranger du côté de la critique que Nelson Goodman adresse au Réalisme métaphysique, au nom d'un « esprit réaliste⁴⁹ ». La philosophie de Goodman est irréaliste en ce sens très précis : c'est le rejet d'une conception absolue de la Réalité, au profit d'une conception plus rocailleuse du réel ; c'est le nom d'une philosophie qui soutient que « les catégories sont inscrites dans des usages propres à une communauté linguistique, de sorte qu'il est vain de prétendre les transcender vers une Réalité indépendante, quelle qu'elle soit⁵⁰ ». L'irréalisme de Goodman se prononce donc contre une forme historique qu'a pris en philosophie l'appel à la Réalité. Il est clair que le qualificatif de « réaliste » – et plus encore lorsqu'il qualifie un discours philosophique – est un terme particulièrement équivoque, qui ne reçoit un sens déterminé qu'en contexte. Suivant une convention introduite par Hilary Putnam, il faudrait donc prendre garde à bien distinguer le (R)éalisme sémantique et métaphysique que vise la philosophie de Goodman, de son orientation (r)éaliste, qui est aussi et peut-être surtout un esprit.

L'exposition de la fragilité de la référence témoigne alors justement de l'esprit profondément *réaliste* d'une telle théorie du fonctionnement symbolique. Le réel se retrouve ainsi, non pas à l'extérieur de nos références, comme précisément la Référence que nous visons, mais à l'intérieur de la référence, comme les divers types de contraintes qui s'exercent sur elles, et qui déterminent quels en sont les critères de correction, d'échec et de succès. Alors que la formulation de la nouvelle énigme de l'induction est

49 Hilary Putnam, *Le Réalisme à visage humain*, *op. cit.*, p. 163.

50 Roger Pouivet, Jacques Morizot & Jean-Pierre Cometti, *Questions d'esthétique*, Paris, PUF, 2000, p. 34.

bien anti-réaliste, parce qu'elle est formulée de telle façon à ce qu'aucun recours à un découpage du monde en termes d'espèces naturelles ou d'élite, c'est-à-dire aucun recours à des propriétés métaphysiques, puisse indiquer une solution satisfaisante; en revanche, puisque sa solution est formulée en référence à notre pratique réelle, et qu'une hypothèse qui serait formulée en terme de vieu serait à cet égard incorrecte, la solution peut bien être qualifiée de réaliste. Sans doute est-ce là l'ambiguïté fondamentale de la position irréaliste de Goodman. De ce point de vue, la continuité est très forte entre la thèse irréaliste du *worldmaking* et la thèse constructionnaliste formulée dans *La Structure de l'apparence* où l'exactitude est bien visée, mais comme un critère de correction interne, en fonction donc de certaines intentions représentatives qui sont éclairées en contexte. « Avoir le sens du monde », ce dont Benoist dit que c'est l'essentiel du contextualisme, parce que l'attention pour l'usage des signes est liée à une attention pour le réel, c'est-à-dire pour la pratique réelle et ce que nous visons par elle, pourrait alors s'entendre aussi en un sens goodmanien. L'irréalisme doit se comprendre comme une invitation à justifier nos activités référentielles. L'important est bien qu'il y aille d'une justification du symbole et d'une activité qui demeure, en un sens très kantien, critique. Un appel incantatoire aux propriétés réelles du monde témoignerait en fait davantage de l'inutilité de la philosophie, que cette attitude que j'aimerais qualifier de circonspecte.

Que des œuvres ou des symboles possèdent réellement certaines propriétés, que nous construisions le monde à partir de certaines présentations sensibles (dont la forme cependant n'est pas indépendante de la base que nous choisissons), qu'étant donné notre maîtrise de certains systèmes d'étiquettes, des choses se répètent, et que des inférences ne puissent ne jamais recevoir aucun soutien empirique, la théorie du *worldmaking* ne le remet pas en question, parce que les questions qu'une telle théorie pose sont de toute façon d'un autre ordre. Encore une fois, la question est ce que nous faisons du monde, comment nous le conceptualisons, et cette question doit pouvoir être posée et trouver une réponse dans une théorie qui ne s'accroche pas à un Monde qui serait donné absolument. Régler des problèmes de référence, sans arrimer nos pratiques à un unique référent, ne signifie nullement affirmer que rien

n'existe. Au fond, tout ce que la théorie des symboles de Goodman indique, c'est que ce qui vient pour nous à exister, à un moment donné, et dans un contexte donné, est inséparable de notre langage et de notre activité cognitive. Le danger commun au Réalisme naïf, à l'idéalisme subjectif, et au relativisme, est de minimiser cette part cognitive. La force au contraire de l'irréalisme goodmanien, est de montrer qu'une critique du *worldmaking* est avant tout une théorie de la cognition.

DERNIER ÉTIQUETAGE EN GUISE DE CONCLUSION

312

Classification dichotomique du 23 mai 1929 :

Chaud froid

pair impair

végétal minéral

matière esprit

amour intelligence

obscurité lucidité

mollesse dureté

cheveux long cheveux ras

faiblesse force

temporel éternel

bonté cruauté

mer routes

terre astres

consonnes voyelles

vestons droits vestons croisés

monde extérieur moi

impressionnisme cubisme

optimisme pessimisme

vulgarité noblesse

sites montagne

humide sec

pluie désert

Si je devais aujourd'hui classer profane et sacré,

j'inscrirais profane dans la colonne de gauche

et sacré dans la colonne de droite, ce qui me

paraîtrait juste, en gros.

Michel Leiris, *Journal*

La théorie des symboles de Goodman s'inscrit dans un cadre hyperextensionnel. L'acte de référence y est décrit comme une opération sur des étiquettes, lesquelles varient en extension (ce à quoi elles s'appliquent), en fonction du contexte. Un tel extensionnalisme concerne aussi bien les étiquettes verbales que picturales, les applications littérales ou métaphoriques de ces étiquettes. L'on se sert de ces étiquettes selon diverses modalités référentielles : en dénotant, exemplifiant, par mention-sélection. Par ces opérations de symbolisation, nous produisons des versions du monde, définissant des formats d'identité ou de ressemblance, repérant des régularités, répartissant nos intuitions en différentes classes, en fonction de nos intérêts cognitifs. Bien sûr, d'importantes contraintes s'exercent sur ces opérations de symbolisation. Nous produisons rarement des versions du monde qui ne seraient pas utilisables ou qui ne recevraient, dans un contexte déterminé, aucun support empirique. Si ce langage extensionnaliste est élaboré par Goodman à partir des années 1960 et principalement dans *Langages de l'Art*, il s'avère que les enjeux philosophiques de *La Structure de l'apparence* et de *Faits, fictions et prédictions* sont aisément transposables dans un tel vocabulaire.

L'énigme du v_{leu} concerne les extensions de deux prédicats (le vert et le v_{leu}), et leurs différents degrés de projectibilité. Il apparaît qu'en raison de notre usage passé de la langue, le prédicat « vert » est un prédicat fortement projectible, découpant le monde d'une manière qui est pour nous directement utilisable. Comme je l'ai montré au troisième chapitre, un tel découpage du monde peut être rapporté à la problématique, qui alors n'était pas encore formulée, du *worldmaking*. Utiliser des étiquettes, façonner des genres, c'est produire certaines versions du monde. L'utilisabilité d'une version est réglée sur la projectibilité, et donc l'implantation dans notre langage de telles étiquettes. Le constructionnalisme élaboré par Goodman dans *La Structure de l'apparence* se conçoit également dans un vocabulaire extensionnel. C'est ce qu'indique tout d'abord le critère d'identité retenu par Goodman pour ces systèmes : l'isomorphisme extensionnel. Par ailleurs, les difficultés rencontrées au sein de l'entreprise constructionnelle, pour construire un ordre de qualités, et en proposer des représentations topographiques

(deuxième chapitre), gagneraient à être interprétées à l'aune de la notion de projectibilité élaborée dans *Faits, fictions et prédictions*, et qui est la clef de voûte de la théorie du fonctionnement symbolique élaborée par Goodman.

314

J'ai donc présenté au quatrième chapitre l'unité de la pensée de Goodman à partir de ce concept de projectibilité. Être projectible pour un prédicat, pour une image, pour un trait exemplifié, pour un découpage du monde, une version du monde, fictionnelle, littérale ou métaphorique, c'est pouvoir être utilisé. La projectibilité est directement identifiable à une forme de normativité qui s'élabore à même nos activités symboliques, sur le compte de notre pratique symbolique passée. En bref, un symbole est projectible lorsqu'on peut en faire un usage, comme un concept est projectible lorsqu'il peut être réutilisé. J'ai étiqueté cette manière de régler des problèmes philosophiques à la lumière d'une mécanique projective, « métaphysique inductive ».

Il revenait au cinquième chapitre de montrer en quel sens la notion d'implantation entre dans la définition de ce concept de projectibilité. Il est clair que l'implantation n'est pas séparable de l'interprétation que Goodman a pu faire du concept humien d'habitude. Toutefois, Goodman donne une interprétation également extensionnelle de la notion d'implantation. Si l'implantation n'est pas exactement identifiable à un principe psychologique de la nature humaine, c'est donc qu'elle s'interprète plutôt comme un registre d'état civil. L'implantation d'un prédicat mesure la biographie des étiquettes que nous utilisons pour désigner le monde. L'ordre du monde est le résultat de nos propres pratiques projectives et de nos usages passés. Ce faisant, il est impossible de s'en remettre au concept de cause, comme à une idée produite à l'étage de notre esprit, à l'occasion du repérage de régularités qui se produiraient de toute façon dans le monde. Il est important de rappeler que la régularité que nous découvrons dans le monde est autant le fait du monde, que de notre manière d'utiliser le langage. C'est aussi pour cette raison que nos activités symboliques participent de la fabrication des mondes. Un tel irréalisme, puisque c'est le nom que Goodman donne à sa philosophie, doit ainsi être rapporté à ce cadre extensionnel, pour lequel il est principalement question d'étiquettes et de leurs extensions.

Une théorie de la félicité symbolique exigeait de tenir compte également de la sensibilité au contexte de nos opérations symboliques. Or j'ai montré dans le précédent chapitre comment une théorie hyperextensionnelle de la référence parvient à faire droit à la variété de nos usages et à toutes sortes de contraintes contextuelles. Par là, nos diverses fonctions référentielles se trouvent expliquées et justifiées, sans que ne soit besoin de faire appel à d'étranges propriétés du monde, qui composeraient une série de choses ou de faits symétrique à nos énoncés, et qui en seraient l'unique et éternelle mesure. De longs développements ont ainsi été consacrés aux références métaphoriques, à la fiction, et en général à la fonction exemplificationnelle (échantillonnage, style, expression artistique). L'implantation est certes un bon critère du fonctionnement symbolique. Toutefois, la forte contextualité de nos opérations de symbolisation indique que d'autres critères doivent également être pris en compte – lesquels peuvent d'ailleurs entrer en conflit avec le poids attaché à nos projections passées. Ainsi de l'ajustement à une intention représentative, à un dessein théorique, ou à un contexte. Par ailleurs, pour qu'une version puisse être utilisable, il faut au minimum qu'un certain accord avec les faits soit recherché (support empirique pour les inférences inductives, exactitude de l'information pour nos représentations et descriptions). Il n'est pas exclu que ces diverses formes d'ajustement ne participent en dernière analyse d'une notion beaucoup plus générale de projectibilité. En tout cas, il n'y a d'ajustement, comme il n'y a de faits, que relativement aux divers engagements que nous prenons à chaque fois que nous produisons ou utilisons une version du monde. Cette notion d'engagement, que l'activité de cartographie met particulièrement en évidence, était en fait déjà impliquée dans le projet constructionnel de *La Structure de l'apparence*.

Parce que la théorie des symboles de Goodman est attentive aux différentes façons qu'ont nos références d'être correctes, et incorrectes (deuxième chapitre), parce que la recherche de critères pour distinguer entre versions correctes et incorrectes du monde est attachée de façon essentielle au projet constructionnel, il n'est pas vrai que la philosophie de Goodman puisse être identifiée à une philosophie relativiste, ou aux versions les plus libérales du constructivisme engagées par un courant

post-analytique de la philosophie américaine. Refuser de s'en remettre à une Réalité indépendante de notre activité, pour expliquer que nous conceptualisons le monde de telle ou telle façon – étant entendu que toutes ces façons ne sont pas également correctes –, ne signifie pas une licence à accepter n'importe quelle version. Il s'agit bien plutôt de redoubler d'efforts pour saisir sur quel format et sous quelle modalité une normativité se constitue à même nos pratiques. C'est bien sûr aussi le sens de la reconception du concept de vérité qui est engagée par la philosophie de Goodman (chapitre premier). L'irréalisme ne sert pas de justification à un idéalisme subjectif, mais il permet de comprendre que le réel auquel nous avons affaire est un réel que nous avons, nous-mêmes, contribué à construire. Il est important de remarquer que la perspective hyperextensionnelle engagée par la théorie des symboles de Goodman, loin d'en annuler le sens, nous rend peut-être davantage attentifs aux détails du réel. C'est ce que montre très bien l'exemple de Mary Tricias qui constitue, avec l'énigme du vleu, l'autre fil directeur de ce livre. La force de la philosophie constructionnaliste de Goodman est d'avoir réussi à surmonter les difficultés de l'empirisme, en empruntant la route d'une philosophie du langage, qui ne cède rien aux exigences d'un style de pensée analytique, et d'une pensée plus généralement, qui n'a pas été condamnée à l'inutilité.

Il est temps de revenir à la question posée en introduction : « Pourquoi conceptualisons-nous le monde tel que nous le faisons ? » Rappelons que le problème philosophique soulevé par une telle interrogation apparaît, à condition seulement de ne pas tout d'abord présupposer l'existence de propriétés réelles des choses ou du monde. Les coordonnées du problème sont donc les suivantes : mettre au jour des critères de correction de nos activités symboliques, introuvables dans un monde extérieur. Comme je l'ai montré (chapitre premier), ce défi est celui qu'affronte toute philosophie anti-réaliste, qui n'aurait pas immédiatement renoncé à se rendre utile. La théorie des symboles de Goodman offre ainsi de mettre au jour certaines des contraintes s'exerçant sur nos activités référentielles. Ces contraintes sont de notre propre fait, et elles sont sensibles aux contextes de nos différentes descriptions, dépicions ou catégorisations,

aux engagements que nous prenons par ces différentes opérations de symbolisation. Il s'agit d'un programme d'internalisation de la normativité, que j'ai caractérisé comme une forme d'anthropologisation de la nécessité. La solution proposée à l'énigme de l'induction, et par suite l'extension à toutes nos activités symboliques du critère de projectibilité, montrent comment une normativité se constitue à même notre pratique et se manifeste dans cette pratique.

Alors, quel avantage la théorie des symboles de Goodman possède-t-elle par rapport à une position explicitement (R)éaliste, qui adosserait directement la normativité du langage, au monde extérieur ? Pourquoi ne pas chercher directement à justifier nos références, en considérant la façon dont ces références s'accrochent à la (R)éalité même ? Il en va bien sûr de ce que l'on considère comme une explication simple en philosophie et à cet égard, il faut rappeler que le programme hyperextensionnel de Goodman s'inscrit dans une démarche nominaliste. Et l'on peut déjà trouver impressionnant que la théorie des symboles de Goodman parvienne à expliquer comment se déterminent en contexte nos références, en ne présupposant rien de la (R)éalité elle-même ! Cependant, le goût de Goodman pour les paysages désertiques (qui donc ne présupposent aucune chose-en-soi, essence, propriété, ordre du monde, causalité, *possibilia*, mondes possibles) n'explique pas à lui seul l'intérêt de cette théorie du fonctionnement symbolique. Cette théorie des symboles est aussi et surtout très attentive au réel – mais c'est là autre chose que la (R)éalité –, à la variabilité de nos usages, à l'ouverture de nos concepts et à la pluralité de nos catégorisations. Comme l'a démontré Catherine Elgin, le programme extensionaliste goodmanien possède l'avantage de tenir compte, d'une manière qui est inédite, de la sensibilité au contexte de nos différentes fonctions référentielles et opérations de symbolisation. Sans doute n'est-ce pas vrai de toutes les formes de réalisme sémantique ou métaphysique, dont beaucoup présupposent une caractérisation atemporelle et universelle de la vérité.

Plus profondément encore, je crois qu'une telle philosophie, s'engageant du côté d'un esprit qui organise et produit le monde, et non du côté d'un monde supposé indépendant de toute activité cognitive, et auquel

l'esprit serait assujetti (et en considération de ces réticences mêmes), a un intérêt pour la cognition. C'est là sans doute le dernier mot de l'irréalisme goodmanien : le déplacement de la réflexion philosophique, de la Réalité aux procès de production de la réalité (*ways of worldmaking*). Cet intérêt pour la cognition est inséparable de ce que nous faisons du monde, quand nous nous y référons. Ainsi s'éclaire également le sens de la différence entre connaissance et compréhension, à l'œuvre dans la reconception de la philosophie, de l'épistémologie et de l'esthétique que préconisent Goodman et Elgin. Le but de la philosophie, nouvellement entendue, est de favoriser notre compréhension. Or notre cognition est davantage mobilisée lorsque nous produisons à l'essai de nouvelles versions du monde (dans les arts et les sciences, dans une optique constructionnelle), ou essayons de comprendre comment fonctionnent les versions correctes que nous utilisons, que lorsque nous faisons la liste des croyances certaines que nous avons à propos de la Réalité. Non seulement la théorie des symboles nous permet de comprendre pourquoi il se fait que ce sont certaines catégorisations du monde seulement qui fonctionnent, mais aussi comment l'esprit est impliqué à chaque fois dans cette réussite. Réfléchissant cela, la philosophie s'identifie elle-même à une activité cognitive.

Glossaire

EXTENSIONNALISME

Une approche extensionnelle en philosophie du langage cherche à définir le sens d'un mot uniquement à partir de son extension, c'est-à-dire l'ensemble des objets que l'étiquette dénote. Une approche extensionnelle s'oppose donc à une approche intensionnelle qui place la signification derrière nos mots au niveau des intentions sémantiques ou pensées, comprises parfois comme une interface entre le langage et le monde. L'extensionnalisme est souvent solidaire d'une perspective nominaliste.

Voir les chapitres 5 et 6.

322

PROJECTIBILITÉ

La projectibilité d'un symbole désigne son utilisabilité dans de nouveaux contextes : soit dans le cadre de nos prédictions et inférences inductives (« Toutes les émeraudes sont vertes. »), soit dans le cadre de notre emploi plus ordinaire des symboles, verbaux ou non verbaux. La projectibilité d'un symbole n'est pas mesurable exactement, mais elle dépend de critères variés comme l'habitude, la simplicité, la corroboration empirique.

Voir les chapitres 3, 4 et 5.

DÉCISION PROJECTIVE

Dans la philosophie des symboles de Nelson Goodman, les décisions projectives désignent l'ensemble des décisions que nous prenons lorsque nous nous engageons dans une activité référentielle et que nous utilisons des symboles : de quoi un exemple est l'exemple, quelles sont les marques physiques d'un symbole qui en déterminent la signification, etc. Nelson Goodman montre que de telles décisions sont impliquées dans chaque opération symbolique, soit de manière explicite, en sciences par exemple, soit de manière tacite.

Voir les chapitres 4 et 5.

IMPLANTATION

L'implantation d'un prédicat renvoie à l'utilisation passée de ce prédicat, c'est-à-dire à l'histoire effective de ses projections passées. La notion d'implantation est parfois utilisée par Goodman comme un synonyme d'habitude, de coutume ou de pratique. En réalité la notion d'implantation diffère de ces autres notions en raison de son absence apparente de contenu psychologique ou anthropologique.

Voir les chapitres 5 et 6.

NOTATION

Ensemble de marques physiques qui sont associées à des caractères syntaxiques et sémantiques. L'alphabet est une notation qui contient des ambiguïtés sémantiques. Une partition de musique est une notation désambiguïsée aussi bien sur le plan syntaxique que sémantique.

Voir les chapitres 2 et 4.

Bibliographie

- ABEL, Günter & CONANT, James, *Rethinking Epistemology*, Berlin, De Gruyter, coll. « Berlin studies in knowledge research », 2012.
- AGAMBEN, Giorgio, *L'Usage des corps*, trad. Joël Gayraud, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 2015.
- ALBERTI, Leon Battista, *De la peinture*, trad. Jean-Louis Scherer, Paris, Macula/Dédale, 1992.
- ARNHEIM, Rudolf, *Art and Visual Perception. A Psychology of the Creative Eye the new Version*, Berkeley, University of California Press, 1965.
- AUSTIN, John L., *Quand dire, c'est faire [How to do Things with Words. The William James Lectures delivered at Harvard University in 1955, 1962]*, intro., trad. et éd. Gilles Lane, Paris, Édition du Seuil, coll. « L'Ordre philosophique », 1970.
- , *Écrits philosophiques [Philosophical Papers, 1979]*, trad. Lou Aubert & Anne-Lise Hacker, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La couleur des idées », 1994.
- BACHELARD, Gaston, *Le Nouvel Esprit scientifique*, Paris, PUF, 1934.
- BELL, David, « The Art of Judgment », *Mind* [new series], vol. 96, n° 382, 1987.
- BENJAMIN, Walter, *Écrits Français*, éd. et intro. Jean-Maurice Monnoyer, Paris, Gallimard, coll. « Folio. Essais », 2003.
- BENOIST, Jocelyn, « Le naturalisme, avec ou sans le scepticisme ? », *Revue de métaphysique et de morale*, n° 2, juin 2003, p. 127-144.
- , *Les Limites de l'intentionnalité. Recherches phénoménologiques et analytiques*, Paris, Vrin, coll. « Problèmes et controverses », 2005.
- , *L'Adresse du réel*, Paris, Vrin, coll. « Moments philosophiques », 2017.
- , *Le Bruit du sensible*, Paris, Éditions du Cerf, coll. « Passages », 2013.
- , « Les métaphores sont des expressions comme les autres », *Archives de Philosophie*, vol. 70, n° 4, décembre 2007, p. 559-578.
- , « Appliquer ses concepts », dans VAYSSE, Jean-Marie (dir.), *Kant*, Paris, éd. du Cerf, coll. « Les cahiers d'histoire de la philosophie », 2008.
- , « A Plea for Examples: Phenomenology as Sensitive Ontology », dans OKADA, Mitsuhiro (dir.), *Ontology and Phenomenology*, Tokyo, Publications of Keio University, 2009.
- , *Sens et sensibilité. L'intentionnalité en contexte*, Paris, éd. du Cerf, coll. « Passages », 2009.
- , *Concepts. Introduction à l'analyse*, Paris, éd. du Cerf, coll. « Passages », 2010.

- , *Éléments de philosophie réaliste. Réflexions sur ce que l'on a*, Paris, Vrin, coll. « Moments philosophiques », 2011.
- & MERLINI, Fabrice, *Spatialité et historicité. Le problème de l'espace dans la pensée contemporaine*, Paris, Vrin, coll. « Problèmes et controverses », 2002.
- BERGMAN, Gustav, *The Metaphysics of Logical Positivism*, Westport, Connecticut, 1954.
- BERGSON, Henri, « Sur le pragmatisme de William James », dans *La Pensée et le mouvant* [1934], Paris, PUF, 2009.
- BLANC-BENON, Laure, *La Question du réalisme en peinture. Approches contemporaines*, Paris, Vrin, coll. « Essais d'art et de philosophie », 2009.
- BLOCK, Ned, « The Photographic Fallacy », *Noûs*, vol. 17, n° 4, novembre 1983, p. 651-661.
- BOGHOSSIAN, Paul, *La Peur du savoir. Sur le relativisme et le constructivisme de la connaissance* [*Fear of Knowledge. Against Relativism and Constructivism*, 2006], trad. Jean-Jacques Rosat, Marseille, Agône, coll. « Banc d'essais », 2009.
- BONNET, Christian & WAGNER, Pierre, *L'Âge d'or de l'empirisme logique: Vienne, Berlin, Prague (1929-1936). Textes de philosophie des sciences*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 2006.
- BORGES, Jorge Luis, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 2010.
- BOUVERESSE, Jacques, « Que veut dire faire la même chose? », *Archives de philosophie*, 2001/3.
- , « Fait, fiction et diction », *Les cahiers du musée d'Art moderne*, n° 41, « Nelson Goodman et les langages de l'art », 1992.
- BRUNER, Jerome Seymour, *Logique et perception*, Paris, PUF, coll. « Études d'épistémologie génétique », 1958.
- & ANGLIN, Jeremy M., *Beyond the Information given. Studies in the Psychology of Knowing*, New York, Norton, 1973.
- , *Actual Minds, Possible Worlds*, Cambridge (Mass.), Harvard UP, 1986.
- CARLSON, Allen, *Aesthetics and the Environment*, London, Routledge, 2000.
- CARNAP, Rudolf, *La Construction logique du monde* [*Der logische Aufbau der Welt*, 1928], trad. Thierry Rivain, intro. et éd. Élisabeth Schwartz, Paris, Vrin, coll. « Mathesis », 2002.
- , *The Logical Syntax of Language*, New York, Harcourt/Brace, 1937.

- , *Signification et nécessité. Une recherche en sémantique et en logique modale* [1947], trad. François Rivenc & Philippe de Rouilhan, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de Philosophie », 1997.
- , « On the Application of Inductive Logic », *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 8, n° 1, septembre 1947.
- *et al.*, *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits : Carnap, Hahn, Neurath, Schlick, Waismann sur Wittgenstein*, éd. Antonia Soulez, trad. Barbara Cassin, Christiane Chauviré, Anne Guitard & Jean Sebestik, Paris, Vrin, coll. « Bibliothèque des textes philosophiques », 2010.
- CASSIRER, ERNST, *Philosophie des formes symboliques*, trad. Jean Lacoste & Ole Hansen-Love, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le Sens commun », 1985.
- CAVELL, Stanley, *Dire et vouloir dire* [*Must we mean what we say?*, 1969], trad. Christian Fournier & Sandra Laugier, Paris, Éditions du Seuil, 2009.
- , *Les voix de la raison. Wittgenstein, le scepticisme, la moralité et la tragédie* [*The Claim of Reason*, 1979], trad. Sandra Laugier & Nicole Balso, Paris, Éditions du Seuil, 1996, p. 275.
- , *À la recherche du bonheur : Hollywood et la comédie du remariage* [1981], trad. Christian Fournier & Sandra Laugier, Paris, Cahiers du cinéma, coll. « essais », 1993.
- , *Qu'est-ce que la philosophie américaine ?* [*This New Yet Unapproachable America*, 1988 ; *Conditions Handsome and Unhandsome*, 1990 ; *Emerson's Transcendental Etudes*, 2003], trad. Christian Fournier & Sandra Laugier, Paris, Gallimard, 2009.
- CHAUVIER, ERIC, *Anthropologie de l'ordinaire*, Toulouse, Anacharsis, 2011.
- CHAUVIRE, Christiane, « Vérifier ou falsifier. De Peirce à Popper », *Les Études philosophiques*, 1981, p. 257-278.
- , OGIEN, Albert & QUERE, Louis (dir.), *Dynamiques de l'erreur*, Paris, éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, coll. « Raisons pratiques », 2009.
- CLOUTEAU, Ivan, « Activation des œuvres d'art contemporain et prescriptions autoriales », *Culture et Musées*, vol. 3, « Les médiations de l'art contemporain », 2004, p. 23-44, en ligne : https://www.persee.fr/doc/pumus_1766-2923_2004_num_3_1_1186, consulté le 27 mars 2018.
- COHNITZ, Daniel & ROSSBERG, Marcus, *Nelson Goodman*, Chesham/Bucks, Acumen, coll. « Philosophy now », 2006.

- COMETTI, Jean-Pierre, « Activating Art », *The Journal of Aesthetics and Art Criticism*, vol. 58, n° 3, 2000, p. 237-243.
- , *Qu'est-ce que le pragmatisme ?*, Paris, Gallimard, coll. « Folio. Essais », 2010.
- , *Conserver/Restaurer. L'œuvre d'art à l'époque de sa préservation technique*, Paris, Gallimard, coll. « NRF Essais », 2016.
- , MORIZOT, Jacques & POUIVET, Roger (dir.), *Esthétique contemporaine. Art, représentation et fiction*, Paris, Vrin, coll. « Textes clés », 2005.
- CONANT, James, « Two Varieties of Skepticism », dans *Varieties of Skepticism, Essays after Kant, Wittgenstein and Cavell*, Berlin, De Gruyter, 2014.
- DANTO, Arthur, *La Transfiguration du banal. Une philosophie de l'art*, trad. Claude Hary-Shaeffer, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1989.
- DAVIES, Stephen, *Musical Works & Performances. A Philosophical Exploration*, New York, Oxford, Clarendon Press, 2001.
- DAVIDSON, Donald, *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, trad. Pascal Engel, Nîmes, J. Chambon, coll. « Rayon philo », 1993.
- DE CLERQ, Rafael & HORSTEN, Leon, « Closer », *Synthese*, vol. 146, n° 3, 2005.
- DELEUZE, Gilles, *Empirisme et subjectivité. Essai sur la nature humaine selon Hume*, Paris, PUF, coll. « Épiméthée », 1993.
- DIAMOND, Cora, *L'Esprit réaliste. Wittgenstein, la philosophie et l'esprit*, trad. Emmanuel Hallais & Jean-Yves Mondon, Paris, PUF, coll. « Science, histoire et société », 2004.
- DOKICS, Jérôme & EGRÉ, Paul, « L'identité des qualia et le critère de Goodman » (à paraître; en ligne : http://paulegre.free.fr/Papers/goodman_de1.pdf).
- DOUGLAS, Mary & HULL, David L. (dir.), *How classification works. Nelson Goodman among the social sciences*, Edinburgh, Edinburgh UP, 1992.
- DRETSKE, Fred I., *Knowledge and the Flow of Information*, Stanford, CSLI, 1999.
- DUMMETT, Michael, *Philosophie de la logique*, trad. Fabrice Pautaut, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Propositions », 1991.
- DÜRER, Albrecht, *Géométrie*, trad. Jeanne Peiffer, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Sources du savoir », 1995.
- ECO, Umberto, *L'Œuvre ouverte [Opera aperta]*, trad. Chantal Roux de Bézieux, Éditions du Seuil, coll. « Points. Sciences humaines », 1979.
- , *Les Limites de l'interprétation*, trad. Myriem Bouzaher, Paris, Grasset, 1992.

- EDGERTON, S. Y. JR., *The Heritage of Giotto's Geometry*, Cornell, Cornell UP, 1991.
- ELGIN, Catherine Z., *With reference to reference*, Indianapolis, Hackett, 1983.
- , « Scheffler's Symbols », *Synthese*, vol. 94, n° 1, janvier 1993, p. 3-12.
- , *Considered judgment*, Princeton, Princeton UP, 1996.
- , *The Philosophy of Nelson Goodman, Selected Essays*, vol. 1-4, New York/London, Garland Publishing, 1997.
- , « The Power of Parsimony », *Philosophia Scientia*, vol. 2, 1997, p. 89-104.
- , « Making manifest: the role of exemplification in the Sciences and in the Arts », *Principia*, vol. 15, n° 3, 2011.
- ENGEL, Pascal, *La Norme du vrai. Philosophie de la logique*, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 1989.
- ERNST, Gerhard, STEINBRENNER, Jakob & SCHOLZ, Oliver R., *From Logic to Art. Themes from Nelson Goodman*, Frankfurt, Ontos, 2009.
- FREGE, Gottlob, *Écrits logiques et philosophiques*, trad. et intro. Claude Imbert, Paris, Éditions du Seuil, 1994, coll. « Point. Essais », p. 108-109.
- FRIEDLANDER, Eli, *Signs of Sense*, Cambridge (Mass.), Harvard UP, 2001.
- FRIEDMAN, Michael, « Carnap's Aufbau Reconsidered », *Noûs*, 1987.
- GABRIEL, Markus, *Pourquoi le monde n'existe pas [Warum es die Welt nicht gibt]*, trad. Georges Sturm, Paris, J.C. Lattès, 2014.
- , *Fields of Sense. A new realist ontology*, Edinburg, Edinburg University Press, 2015.
- GARFINKEL, Harold, *Recherches en ethnométhodologie*, éd. et trad. Michel Barthélémy & Louis Quéré, Paris, PUF, coll. « Quadrige. Grands textes », 2007.
- GENETTE, Gérard, *Fiction et diction*, précédé de *Introduction à l'architexte*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points . Essais », 2004.
- , *L'Œuvre de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 2010.
- GIBSON, James Jerome, « Pictures, Perspective, and Perception. », *Daedalus*, vol. 89, 1960, p. 216-227.
- GINZBURG, Carlo, *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, trad. Monique Aymard, Chritian Paoloni, Elsa Bonan *et al.*, Lagrasse, Verdier, 2010.

- GOEHR, Lydia, *The Imaginary Museum of Musical Works. An Essay in the Philosophy of Music*, Oxford, OUP, 1992.
- GOMBRICH, Ernst Hans, *L'Art et l'illusion. Psychologie de la représentation picturale*, trad. Guy Durand, Paris, Gallimard, 1971.
- , *The Image and the Eye*, Oxford, Phaidon, 1982.
- GUSTAFSSON, Martin et SØRLI Richard (dir.), *The Philosophy of J.L. Austin*, Oxford/New York, OUP, 2011.
- HACKING, Ian, *Concevoir et expérimenter: thèmes introductifs à la philosophie des sciences expérimentales*, trad. Bernard Ducrest, Paris, Christian Bourgois, 1989.
- , « A tradition of natural kinds », *Philosophical Studies*, vol. 61, n° 1-2, 1991, p. 109-126.
- , *Le Plus Pur Nominalisme. L'énigme de Goodman, vœu et usage du vœu*, trad. Roger Pouivet, Combas, Édition de l'Éclat, coll. « Tiré à part », 1993.
- , *Entre science et réalité: la construction sociale de quoi?*, trad. Baudouin Jurdant, Paris, La Découverte, 2001.
- , *Historical Ontology*, Cambridge (Mass.), Harvard UP, 2002.
- HALIMI, Brice, « Boa Constructeur », *Critique*, n° 666, 2002, p. 896-912.
- HARMAN, Gilbert H., « The inference to the best explanation », *The Philosophical Review*, vol. 74, n° 1, 1965.
- HEINECKEN, Robert, *Lessons in posing Subjects*, texte de Devrim Bayar, Bruxelles, Wiels Museum/Triangle Books, 2014.
- HEMPEL, Carl Gustav, *Aspects of scientific Explanation, and other Essays in the Philosophy of Science*, New York, The Free Press, 1965.
- HIRSCH, Eli, *Dividing Reality*, New York, OUP, 1993.
- HOPENGART, Christine & BAUMGARTNER, Michael, *Paul Klee. Vie et Oeuvre*, Malakoff/Berne, Hazan/Zentrum Paul Klee, 2012.
- HUME, David, *Traité de la nature humaine*, Livre I, Partie 3, Section XIV, trad. Philippe Baranger & Philippe Saltel, Paris, Flammarion, coll. « GF-Flammarion », 1995.
- JACOB, Pierre, *L'Empirisme logique: ses antécédents, ses critiques*, Paris, Éditions de Minuit, 1980.
- JAMES, William, *Le Pragmatisme. Un nouveau nom pour d'anciennes manières de penser* [1907], trad. Nathalie Ferron, Paris, Flammarion, 2007.

JONES, Rebecca K., REED, Edward S. & HAGEN, Margaret A., « A Three Point Perspective on Pictorial Representation : Wartofsky, Goodman and Gibson on Seeing Pictures », *Erkenntnis*, vol. 15, n° 1, 1980, p. 55-64.

KANT, Emmanuel, *Critique de la raison pure* [1781 ; 2e éd., 1787], trad. André Tremesaygues & Bernard Pacaud, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2012.

—, *Anthropologie d'un point de vue pragmatique* [1798], trad. Michel Foucault, Paris, Vrin, coll. « Bibliothèque des textes philosophiques », 2008.

KLEE, Paul, *Théorie de l'art moderne*, trad. Pierre-Henri Gonthier, Paris, Denoël, 1964.

KOLERS, Paul A., *Aspects of Motion Perception*, Oxford, Pergamon Press, 1972.

KRIPKE, Saul A., *La Logique des noms propres* [*Naming and Necessity*], trad. Pierre Jacob & François Recanati, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Propositions », 1982.

—, *Règles et langage privé. Introduction au paradoxe de Wittgenstein*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Ordre philosophique », 1996.

KUHN, Thomas S., *La Structure des révolutions scientifiques* [1962], trad. Laure Meyer, Paris, Flammarion, coll. « Champs. Sciences », 2008.

—, *La Tension essentielle*, trad. Michel Biezunski, Pierre Jacob, Andrée Lyotard-May & Gilbert Voyat, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1990.

—, « What are scientific revolutions? », *Center for Cognitive Science, Occasional Paper*, vol. 18, n° 18, 1981.

LABBÉ, Mickaël, *Philosophie de l'architecture : formes, fonctions et significations*, Paris, Vrin, coll. « Textes clefs », 2017.

LAHIRE, Bernard, *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, coll. « Essais & Recherches », 1998.

—, *Ceci n'est pas qu'un tableau. Essai sur l'art, la domination, la magie et le sacré*, Paris, La Découverte, coll. « Laboratoire des sciences sociales », 2015.

LAKATOS, Imre, *Histoire et méthodologie des sciences : programmes de recherche et reconstruction rationnelle*, trad. Catherine Malamoud & Jean-Fabien Spitz sous la dir. de Luce Giard, intro. Luce Giard, Paris, PUF, coll. « Bibliothèque d'histoire des sciences », 1994.

- LAMPE, Angela (dir. et éd.), *Paul Klee. L'Ironie à l'oeuvre*, Paris, Centre Pompidou, 2016, p. 135, cat. exp. : Paris, Centre Pompidou, 6 avril-1^{er} août 2016.
- LAUGIER, Sandra (dir.), *Carnap et la construction logique du monde*, Paris, Vrin, coll. « Problèmes et controverses », 2001.
- , *Wittgenstein. Les Sens de l'usage*, Paris, Vrin, coll. « Moments philosophiques », 2009.
- & AL-SALEH, Christophe (dir.), *John L. Austin et la philosophie du langage ordinaire*, vol. 1, Hildesheim, G. Olms, coll. « Europaea memoria », 2011.
- LE JALLÉ, Éléonore, *Hume et la philosophie contemporaine*, Paris, Vrin, coll. « Analyse et philosophie », 2014.
- LEROUX, Emmanuel, *Le Pragmatisme américain et anglais : étude historique et critique*, Paris, Alcan, 1922.
- LEVINSON, Jerrold, *Music, Art, and Metaphysics. Essays in Philosophical Aesthetics*, Ithaca/New York, Cornell UP, 1990.
- , *Essais de philosophie de la musique. Définition, ontologie, interprétation*, trad. et intro. Clément Canonne & Pierre Saint-Germier, Paris, Vrin, coll. « MusicologieS », 2015.
- LEWIS Clarence Irving, *Mind and the world-order; outline of a theory of knowledge*, New York, Dover, 1956.
- , *Collected papers*, Stanford, Stanford UP, 1970.
- LEWIS, David Kellogg, *Counterfactuals*, Oxford, Basil Blackwell, 1973.
- , « New Work for a theory of universals », *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 61, n° 4, 1981, p. 343-377.
- , *Philosophical papers*, New York/Oxford, OUP, 1983.
- , *De la pluralité des mondes*, trad. Marjorie Caveribère & Jean-Pierre Cometti, Paris/Tel-Aviv, Éditions de l'Éclat, coll. « Tiré à part », 2007.
- LOPÈS, Dominic McIver, « Le réalisme iconique », dans COMETTI, Jean-Pierre, MORIZOT, Jacques & POUIVET, Roger (dir.), *Esthétique Contemporaine*, Paris, Vrin, coll. « Textes clefs », 2005.
- , *Comprendre les images. Une théorie de la représentation iconique* [2006], trad. et éd. Laure Blanc-Benon, PUR, coll. « Æsthetica », 2014.
- MALHERBE, Michel, *Kant ou Hume ou La raison et le sensible*, Paris, Vrin, coll. « Bibliothèque d'histoire de la philosophie », 1980.

- MC CORMICK, Peter, *Starmaking. Realism, Anti-Realism, and Irrealism*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1996.
- MEILLASSOUX, Quentin, *Après la finitude. Essai sur la nécessité de la contingence*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Ordre philosophique », 2005.
- MISAK, C. J., *The American pragmatists*, Oxford, OUP, coll. « Oxford History of Philosophy », 2013.
- MITCHELL, W. J. Thomas, *Iconology: Image, Text, Ideology*, Chicago, University of Chicago Press, 1986.
- , « Irrealism, and Ideology: A Critique of Nelson Goodman », *The Journal of Aesthetic Education*, vol. 25, n° 1, 1991, p. 23-35.
- MORIZOT, Jacques, « Phenomenalism in Epistemology, Physicalism in Aesthetics », *Principia*, vol. 15, n° 3, 2011.
- , *Goodman: modèles de la symbolisation avant la philosophie de l'art*, Paris, Vrin, coll. « Essais d'art et de philosophie », 2012.
- & POUIVET, Roger, *La Philosophie de Nelson Goodman*, Paris, Vrin, coll. « Repères philosophiques », 2011.
- NARBOUX, Jean-Philippe, « Incommensurabilité et exemplarité. Aliénation et problème des universaux. », *Archives de Philosophie*, vol. 66, n° 4, 2003, p. 437-447.
- , « Absorption et Picturalité », dans ROMAND, Claude (dir.), *Wittgenstein*, Paris, éd. du Cerf, coll. « Les cahiers d'histoire de la philosophie », 2012.
- NEF, Frédéric, « Survenance humienne, physique et métaphysique: Disposition, structure et connexion », *Klesis*, vol. 24, 2012.
- & VERNANT, Denis (dir.), *Le Formalisme en question. Le tournant des années trente*, Paris, Vrin, coll. « Problèmes et controverses » 1998.
- PANOFSKY, Erwin, *La Perspective comme forme symbolique* [1924], trad. Guy Ballangé, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1975.
- PAPINEAU, David, *Reality and Representation*, Oxford, Blackwell, coll. « Philosophical theory », 1987.
- PEIRCE, Charles S., BUCHLER, Justus (dir.), *Philosophical writings of Peirce*, New York, Dover, 1955.
- PIATELLI-PALMARINI, Massimo (éd.), *Théories du langage, théories de l'apprentissage. Le débat entre Jean Piaget et Noam Chomsky*, Paris/Asnières-

- sur-Oise, Éditions du Seuil/Centre Royaumont pour une science de l'homme, 1979.
- POLANY, Michael, « The Logic of Tacit Inference », *Philosophy*, vol. 41, n° 155, janvier 1966, p. 1-18.
- POPPER, Karl Raimund, *La Logique de la découverte scientifique*, trad. Nicole Thyssen-Rutten & Philippe Devaux, Paris, Payot, coll. « Bibliothèque scientifique », 1973.
- POUVET, Roger (dir.), *Lire Goodman. Les Voies de la référence*, Combas, Éditions de l'Éclat, coll. « Lire les philosophies », 1992.
- , *Esthétique et logique*, Bruxelles, Mardaga, 1996.
- , « L'irréalisme : deux réticences », *Philosophia Scientia*, vol. 2, n° 2, 1997, p. 179-195.
- , *L'Ontologie de l'œuvre d'art*, Paris, Vrin, coll. « Essais d'art et de philosophie », 2010.
- , MORIZOT, Jacques & COMETTI, Jean-Pierre, *Questions d'esthétique*, Paris, PUF, 2000.
- PROUST, Joëlle, *Questions de forme. Logique et proposition analytique de Kant à Carnap*, Paris, Fayard, 1986.
- PROUST, Marcel, *Le Côté de Guermantes*, dans *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », t. II, 1988.
- PUTNAM, Hilary Whitehall, *Mind, Language and Reality*, Cambridge/London/ New York, CUP, 1975.
- , *Raison, vérité et histoire*, trad. Abel Gerschenfeld, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Propositions », 1984.
- , *Représentation et réalité*, trad. Claudine Tiercelin, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 1990.
- , *Le Réalisme à visage humain*, trad. Claudine Tiercelin, Paris, Gallimard, 2011, coll. « Tel ».
- , *L'Éthique sans ontologie*, trad. Raphaël Ehrsam, Pierre Fasula *et al.*, Paris, éd. du Cerf, coll. « Passages », 2013.
- QUINE, Willard Van Orman, « Main Trends in Recent Philosophy: Two Dogmas of Empiricism », *The Philosophical Review*, vol. 60, n° 1, janvier 1951, p. 20-43.
- , *The Web of Belief*, New York, Random House, 1970.

- , *Le Mot et la chose*, trad. Joseph Dopp & Paul Gochet, Paris, Flammarion, coll. « Nouvelle bibliothèque scientifique », 1977.
- , *From stimulus to science*, London, Harvard UP, 1995.
- , *Relativité de l'ontologie*, trad. Jean Largeault, Paris, Aubier-Montaigne, coll. « Analyse et raison », 2008.
- , *Les Voies du paradoxe et autres essais*, trad. Serge Bozon & Sabine Plaud, Paris, Vrin, coll. « Bibliothèques des textes philosophiques », 2011.

RAGGIO, André R., « *Family resemblance predicates – Modalités et réductionnisme* », dans (coll.) *Wittgenstein et le problème d'une philosophie de la science*, Paris, éd. du CNRS, 1970.

RAUZY, Jean-Baptiste, « Les illusions représentationnelles », *Cahiers Philosophiques de Strasbourg*, 2005.

—, « *Zu meiner Überraschung*. Carnap et la Quasi-Analyse dans le manuscrit de 1923 » (à paraître).

READ, Rupert J., *Practices without Foundations? Sceptical Readings of Wittgenstein and Goodman: An Investigation into The Description and Justification of Induction and Meaning at the Intersection of Kripke's « Wittgenstein on rules and private language » and Goodman's « Fact, fiction and forecast »*, Ann Arbor, Mich, UMI, 1997.

— & RICHMAN, Kenneth A., *The New Hume Debate*, London/New York, Routledge, 2007.

RECŒUR, Paul, *La Métaphore vive*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Ordre philosophique », 1970.

RODRIGUEZ-PEREYRA, Gonzalo, « Resemblance Nominalism and the Imperfect Community », *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 59, n° 4, 1999.

—, *Resemblance Nominalism: A Solution of the Problem of Universals*, Oxford, OUP, 2002.

RUDNER, Richard S. & SCHEFFLER, Israel, *Logic & Art. Essays in Honor of Nelson Goodman*, Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1972.

RUSSEL, Bertrand, *Problèmes de philosophie* [1912], trad. Solange-Marie Guillemin, Paris, Payot, coll. « Petite bibliothèque Payot », 1989.

—, *La Méthode scientifique en philosophie. Notre connaissance du monde extérieur* [1914], trad. Philippe Devaux, Paris, Payot, 2002.

- SARTRE, Jean-Paul, *Saint Genet. Comédien et martyr*, dans GENET, Jean, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 1952.
- SARTWELL, Crispin, « What Pictorial Realism Is », *The British Journal of Aesthetics*, n° 34, 1994, p. 2-12.
- SCHAEFFER, Jean-Marie, *Les Célébataires de l'art*, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 1996.
- SCHEFFLER, Israel, « An Inscriptural Approach to Indirect Quotation », *Analysis*, 1954.
- , « On Justification and Commitment », *The Journal of Philosophy*, vol. 51, n° 6, 1954, p. 180-190.
- , *Anatomie de la science. Étude philosophique de l'explication et de la confirmation*, trad. Pierre Thuillier, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Science ouverte » 1966.
- , *Four pragmatists*, New York, Humanity Press, 1974.
- , *Beyond the Letter. A Philosophical Inquiry into Ambiguity, Vagueness and Metaphor in Language*, London, Routledge, coll. « Routledge revivals », 1979.
- , *Symbolic worlds. Art, Science, Language, Ritual*, Cambridge, CUP, 1997.
- , « A Plea for Pluralism », *Erkenntnis*, vol. 52, n° 2, janvier 2000, p. 161-173.
- SCHIER, Flint, *Deeper into Pictures. An Essay on Pictorial Representation*, Cambridge, CUP, 1986
- SCHLIPP, Paul Arthur, *The philosophy of Rudolf Carnap*, La Salle, Open Court, 1963.
- SCHWARTZ Robert, « The Power of Picture », *The Journal of Philosophy*, vol. 82, n° 12, 1985, p. 711-720.
- , *Visual Version*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 2006.
- , « Goodman and the demise of syntactic and semantic models », dans GABBAY, Dove M., HARTMANN, Stephan & WOODS, John (dir.), *Handbook of the History of Logic*, Amsterdam/Boston, Elsevier, 2009.
- SEARLE, John Rogers, *La Construction de la réalité sociale*, trad. Claudine Tiercelin, Paris, Gallimard, coll. « NRF Essais », 1998.
- SEIBT, Johanna, « The *Umbau*, from Constitution Theory to Constructional Ontology », *History of Philosophy Quarterly*, vol. 14, n° 3, 1997, p. 305-348.
- SELLARS, Wilfrid, *Empirisme et philosophie de l'esprit*, trad. Fabien Cayla, Paris/Tel-Aviv, Édition de l'Éclat, 1992.

- STALKER, Douglas Frank, *Grue! The New Riddle of Induction*, Chicago, Open Court, 1994.
- STERN, Robert A. M., *Architecture on The Edge of Postmodernism. Collected Essays (1964-1988)*, New Haven/London, Yale UP, 2009.
- STROUD Barry, *Hume*, London, Routledge, 1977.
- TEXTOR, Mark, « Samples as symbols », *Ratio (nex series)*, n° 3, 2008.
- THOMAS FOGIEL, Isabelle, *Le Lieu de l'universel. Impasses du réalisme dans la philosophie contemporaine*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 2015.
- TIERCELIN, Claudine, *Le Ciment des choses. Petit traité de métaphysique scientifique réaliste*, Paris, Ithaque, coll. « Science et Métaphysique », 2011.
- TRILLING, Julia, « Architecture as Politics », *Atlantic Monthly*, 1985.
- VAX Louis, *L'Empirisme logique: de Bertrand Russell à Nelson Goodman*, Paris, PUF, 1970.
- VUILLEMIN, Jules, *La Logique et le monde sensible. Étude sur les théories contemporaines de l'abstraction*, Paris, Flammarion, coll. « Nouvelle bibliothèque scientifique », 1971.
- WAHL, Jean, *Les Philosophies pluralistes d'Angleterre et d'Amérique*, Paris, Éditions du Seuil, « Les empêcheurs de penser en rond », 2005.
- WAISMANN, Friedrich, « La vérifiabilité », dans *Philosophie des sciences*, vol. 1, éd et trad. Sandra Laugier & Pierre Wagner, Paris, Vrin, coll. « Textes clefs », 2004.
- WARTOFSKY, Marx W., « Rules and representation: The virtues of constancy and fidelity put in perspective », *Erkenntnis*, vol. 12, 1978, p. 17-36.
- WHITE, John, *Birth and Rebirth of Pictorial Space*, New York, Thomas Yoseloff, 1958.
- WHITE, Roger, « Explanation as a Guide to Induction », *Philosophers' Imprint*, vol. 5, n° 2, Michigan Publishing, 2005.
- WIESING, Lambert, *La Visibilité de l'image. Histoire et perspective de l'esthétique formelle*, trad. Carole Maigné, Paris, Vrin, coll. « Essais d'art et de philosophie », 2014.

WITTGENSTEIN, Ludwig, *Leçons et conversations sur l'esthétique, la psychologie et la croyance religieuse*, suivies de *Conférences sur l'éthique*, éd. Cyril Barrett, Paris, Gallimard, coll. « Folio . Essais », 1992.

—, *Tractatus Logico Philosophicus*, trad. Gilles-Gaston Granger, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de Philosophie », 1993.

—, *Recherches philosophiques*, trad. Françoise Dastur, Maurice Élie, Jean-Luc Gautero *et al.*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 2005.

WOLLHEIM, Richard, *Painting as an Art*, Princeton, Princeton UP, 1987.

[coll.], *Probing into Reconceptions*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers, coll. « Sythèse », 1993.

[coll.], *Actes du colloque international Nelson Goodman*, Pont-à-Mousson, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1997.

340

RÉFÉRENCES EN EXERGUE

MICHON, Pierre, « Vies des frères Bakroot », dans *Vies minuscules*, Paris, Gallimard, 1984, p. 127-128.

DÜRRENMATT, Friedrich, *La Panne*, trad. Armel Guerne, Paris, Albin Michel, coll. « Le Livre de Poche Biblio », 1988, p.12-13.

BENOIST, Jocelyn, « A Plea for Examples : Phenomenology as Sensitive Ontology », dans Mitsuhiro Okada (dir.), *Ontology and Phenomenology*, Publications of Keio University, 2009, p. 25-41.

BAZIN, André, *Qu'est-ce que le cinéma ?*, Paris, Éditions du Cerf, coll. « 7aRT », 2011, p. 54.

PUTNAM, Hilary, *Réalisme à visage humain*, trad. Claudine Tiercelin, Paris, Gallimard, 2011, p. 526.

MILLER, Henry, *Sexus*, trad. George Belmont, Paris, Christian Bourgois, 1996, p. 28.

LEIRIS, Michel, « Notes pour *Le sacré dans la vie quotidienne* ou *L'homme sans honneur* », dans « Appendices » à *La Règle du Jeu*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 2003, p 1126-1127.

—, *Biffures*, dans *La Règle du Jeu*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 2003, p. 5-6.

- SÉNAC, Jean, *Pour une terre possible*, éd. et intro. Hamid Nacer-Khodja, Paris, Points, coll. « Poésies », 2013, p. 59.
- LAFAYETTE, Madame de, *La Princesse de Clèves*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 2014, p. 350-351.
- ROUBAUD, Jacques, *Je suis un crabe ponctuel. Anthologie personnelle (1967-2014)* [repris de *La Pluralité des mondes de Lewis*, XXI, « que faire d'un monde », 1991], Paris, Gallimard, 2016, p. 77-78.
- KEROUAC, Jack, *The Dharma Bums*, New York, The Viking Press, 1958.
- BRETON, André, *Les Vases communicants*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1996.
- HOUELLEBECQ, Michel, *La Carte et le Territoire*, Paris, Flammarion, 2010 : « La carte est plus intéressante que le territoire » est le titre donné à la première exposition du personnage principal, Jed Martin.
- CIORAN, Emil, propos attribué par Emmanuel Macron dans une interview avec Michel Houellebecq pour *Les Inrockuptibles*, le 21 juin 2016.
- TOLSTOÏ, Leon, *Anna Karénine*, trad. Henri Mongault, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1994.

Index nominum

- ARNHEIM, Rudolf 231, 236.
 AUSTIN, John Langshaw 16, 24-38, 50,
 95, 273, 297.
 BACH, Jean-Sébastien 86.
 BACHELARD, Gaston 207.
 BEARDSLEY, Monroe Curtis 67, 227.
 BENJAMIN, Walter 88.
 BENOIST, Jocelyn 11, 22, 26-27, 33-34,
 39, 40, 42, 49-53, 58, 65, 70-73,
 78-79, 82, 95, 279, 307, 311.
 BLOCK, Ned 257.
 BOETTI, Alighiero 45-48.
 BORGES, Jorge Luis 253, 272-273.
 BOULEZ, Pierre 272.
 BRANCUSI, Constantin 53-57.
 BRUNER, Jérôme Seymour 166, 229.
 CARLSON, Allen 266-267, 272.
 CARNAP, Rudolf 15, 98-111, 128, 135,
 140-145, 154 166-168, 173, 177, 220,
 244-249, 252, 294, 297-299.
 CASSIRER, Ernst 12, 80, 185.
 CAVELL, Stanley Louis 10, 159, 198, 214-
 216, 292, 305.
 CLÉMENT, Gilles 267.
 CHOMSKY, Noam 174, 183.
 COMETTI, Jean-Pierre 7, 16, 67, 76,
 87-89, 227, 233, 241-242, 261-265,
 274, 280, 282, 310.
 CONSTABLE, John 234.
 DAVIDSON, Donald 67-70, 295-299.
 DANTO, Arthur Coleman 94, 273.
 DECLOS, Alexandre 137, 158, 247.
 DELEUZE, Gilles 157, 288, 294.
 DRETSKE, Frederick Irwin, *dit* Fred 201-
 202, 257.
 DUMMETT, Michael 107, 112.
 ECO, Umberto 12, 91, 184, 272.
 ELGIN, Catherine Z. 12, 42-48, 61-62,
 72-73, 276, 279-282, 317-318.
 ENGEL, Pascal 67.
 ERNST, Gerhard 176, 208-211.
 FREGE, Friedrich Ludwig Gottlob 37,
 67-69, 91, 240, 260, 310.
 FRIEDLANDER, Eli 48-50.
 GABRIEL, Markus 148-149, 185.
 GARFINKEL, Harold 30-31.
 GENETTE, Gérard 12, 43-45, 76, 198,
 261-263, 276, 279.
 GIBSON, James Jerome 229-230.
 GINZBURG, Carlo 95.
 GOMBRICH, Ernst Hans 65, 229-230,
 232, 238, 258.
 GOEHR, Lydia 92.
 GRICE, Herbert Paul 241.
 HACKING, Ian 99, 158-160, 166, 178-181,
 186-188, 303-306.
 HEINECKEN, Robert 59-60, 66.
 HEMPEL, Carl Gustav 131, 135, 141-145,
 170-171.
 HOFFSTETTER, Roman 86.
 HOLBEIN, Hans, *dit* le Jeune 258-259.
 HUGO, Victor 78-79.
 HUME, David 130-134, 145, 154-156,
 180, 186, 188, 284-305.
 HUSSERL, Edmund 297.
 JAMES, William 188, 226.
 KANT, Emmanuel 12, 40, 42, 99, 185-
 189, 210-211, 284-294, 31.
 KLEE, Paul 63-65, 231.
 KRIPKE, Saul Aaron 13, 87, 148-155,
 165-166, 176, 208-211, 300-305.
 KUHN, Thomas Samuel 181, 195, 207,
 295.
 LAHIRE, Bernard 87-88, 95.
 LAUGIER, Sandra 36, 175, 215.
 LEVINSON, Jerrold 88, 242-243, 272-
 273.
 LEWIS, David Kellogg 220, 283.
 LEWIS, Clarence Irving 12, 185-188, 291.
 LOCKE, John 178.
 LOPES, McIver Dominic : 229, 233, 236,
 238, 255-258.

- MITCHELL, William John Thomas, *dit* W.J.T. 12, 89, 281.
- MORELLI, Giovanni 113.
- MORIZOT, Jacques 44, 49, 92, 158, 199, 225, 241-242, 280, 310.
- NARBOUX, Jean-Philippe 28, 167, 175, 177, 184.
- NOUVEL, Jean 267.
- OROZCO, Gabriel 262-264.
- PANOFSKY, Erwin 231.
- PAPINEAU, David 21-25.
- PEIRCE, Charles Sanders 11, 43, 62, 108, 112.
- PIAGET, Jean 166, 174.
- PICASSO, Pablo Ruiz y, *dit* Pablo 255, 276.
- POPPER, Karl Raimund : 134, 141-145.
- POUVET, Roger 74, 76, 86-88, 99, 225, 248, 262-263, 279, 284, 309.
- PROUST, Joëlle 103-107.
- PROUST, Marcel 235-236.
- PUTNAM, Hilary Whitehall 22, 129, 185, 226, 295-297, 303, 310.
- QUINE, Willard Van Orman, *dit* Willard 99, 137, 170-179, 183, 190, 284, 294-295, 299.
- RAUZY, Jean-Baptiste 100-101, 106, 126, 249, 252.
- READ, Rupert 285.
- RENOIR, Pierre Auguste 235.
- RICŒUR, Paul 41, 69, 74-80.
- RUSSELL, Bertrand 99.
- SARTRE, Jean-Paul 75.
- SCHEFFLER, Israel 12, 28, 77-80, 131, 142-144, 309.
- SCHAEFFER, Jean-Marie 44-45, 63, 196.
- SCHÖNBERG, Arnold 86.
- SCHWARTZ, Robert 220, 238, 255.
- SEIBT, Johanna 99-109, 114, 246-248, 288.
- SERRA, Richard 266-268.
- STAMITZ, Johann 272.
- STERN, Robert Arthur Morton 267, 272.
- STROUD, Barry 287.
- TEXTOR, Mark 47, 241-244.
- TRICIAS, Mary 25, 39-54, 65-66, 86, 193, 216, 260, 282, 307-308, 316.
- TRILLING, Julia 266.
- VAN MEEGEREN, Henricus Antonius, *dit* Han 93-97, 197, 281.
- VERMEER, Jan 84, 93-97, 197, 281.
- VUILLEMIN, Jules 99, 110-111, 127, 246.
- WAISMANN, Friedrich 212, 245.
- WITTGENSTEIN, Ludwig Josef 13-15, 22, 26, 49-51, 94-95, 111, 148-154, 159, 165, 176, 182-184, 194, 211, 214-215, 292, 297, 301-302.
- WRIGHT, Frank Lloyd 51-53.

CRÉDITS ICONOGRAPHIQUES

Fig. 1. © Paul Ricoeur/Éditions du Seuil, 1975, « Points Essais », 1997/avec la collaboration de l'agence La Collection — Fig. 2. © Alighiero Boetti / MoMA / dist. Scala — Fig. 3a. © Centre Pompidou — Fig. 3b. © Constantin Brancusi/Centre Pompidou, MNAM-CCI, dist. Rmn-GP/Jacques Faujour — Fig. 3c. © Constantin Brancusi/Centre Pompidou, MNAM-CCI, dist. Rmn-GP/Bertrand Prévost/avec la participation de l'agence La Collection — Fig. 4. © The Robert Heineken Trust/avec l'aimable autorisation du Center for Creative Photography, University of Arizona/avec la collaboration de l'agence La Collection — Fig. 5. © Zentrum Paul Klee, Bern/avec la collaboration de l'agence La Collection — Fig. 6a. © Museum Boijmans Van Beuningen, Rotterdam/A. Boersma Archives/avec la collaboration de l'agence La Collection — Fig. 6b. © R.C. Croes/Nationaal Archief NL/Anefo, CCO/avec la collaboration de l'agence La Collection — Fig. 7. © François Morellet/Centre Pompidou, MNAM-CCI, dist. Rmn-GP/Georges Meguerditchian — Fig. 8, 9, 10. © PUPS/Sorbonne Université — Fig. 11. © musée du quai Branly - Jacques Chirac, dist. Rmn-GP — Fig. 12. © Archives Alinari, Florence, dist. Rmn-GP/Alessandro Vasari — Fig. 13. © avec l'aimable autorisation de Gabriel Orozco, Leeum Samsung Museum of Art, Seoul and Kurimanzutto, Mexico City/avec la collaboration de l'agence La Collection — Fig. 14. © Richard Serra/David Aschkenas/avec la collaboration de l'agence La Collection — Fig. 15. © Willy Ronis/ministère de la Culture, médiathèque du Patrimoine, dist. Rmn-GP — Fig. 16. © arch. opéra Bastille Carlos Ott/Roger-Viollet

© Adagp, Paris, 2018 ; fig. 2, 7, 14

© Succession Brancusi - All rights reserved (Adagp), 2018 : fig. 3b, 3c

REMERCIEMENTS

Le présent essai étant une suite donnée à mon travail de doctorat, je tiens à remercier tout d'abord Jocelyn Benoist qui l'a dirigé activement, ainsi que Jean-Baptiste Rauzy qui a, par ses conseils et par son énergie, beaucoup contribué à rendre cette publication possible. Mes remerciements vont également à Sébastien Porte qui le premier a eu l'idée de publier cet essai dans la nouvelle collection de Philosophie des PUPS, ainsi qu'à Guillaume Boulord qui en a assuré l'édition et la relecture. Je remercie enfin mon camarade de promotion Alexandre Declos, qui a débuté en même temps que moi une thèse sur la métaphysique de Nelson Goodman, avec qui nous avons découvert *Manières de faire des mondes*, alors que nous passions le concours de l'agrégation, et qui a été mon « Monsieur Goodman » durant ces années de recherche.

TABLE DES MATIÈRES

Abréviations	7
Introduction	9

PREMIÈRE PARTIE *EPIC FAIL*

Chapitre 1. La fonction philosophique de l'erreur	21
Et si tout marchait bien?	21
Austin et la doctrine des échecs	26
Reconcevoir l'épistémologie plutôt que la rendre inutile	34
Chapitre 2. <i>Ways of wrongmaking</i>	39
La famille Tricias	39
Vérité et fausseté métaphorique	66
Identité, fausseté et faussaire	84
Mauvais compagnonnage, communauté malheureuse et carte fallacieuse	98
Chapitre 3. <i>Grue in progress</i>	129
Le vleur dans le Projet 1953 : une introduction du problème et de sa solution	130
Histoires et mécaniques projectives	137
Prolongation du doute	147
Le format du Vleur	155

SECONDE PARTIE LA PROJECTION DU MONDE

Chapitre 4. Le vleur hors les murs	165
Nouveaux compagnonnages	166
Re-projeter l'espace des qualités : de l'instinct au symbole	170
La taille du monde	178
Les décisions projectives de la théorie des symboles	189

L'induction cachée : l'exemplification dans les sciences et dans les arts.....	193
La traduction inductive	199
Projeter la projection.....	206
Chapitre 5. Félicités. Ébauche d'une théorie du fonctionnement	
symbolique	219
Implantation (1) : règles de projectibilité en contexte extensionnel	219
Implantation (2) : le cas de la dépicition	226
Engagements	239
Contexte	260
Chapitre 6. Une métaphysique inductive.....	
Hume et Kant.....	284
Une sortie hors de l'empirisme?.....	293
À propos d'un scepticisme goodmanien.....	299
Réalisme et irréalisme	306
Dernier étiquetage en guise de conclusion	312
Glossaire.....	321
Bibliographie	325
Index nominum.....	343
Crédits iconographiques	349
Remerciements.....	349
Table des matières	351